



Le courrier des lecteurs :  
15, avenue de Clichy, 75809 Paris Cedex 17.

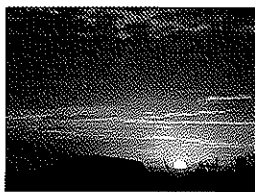
E-mail : [lecteurs@geo.presse.fr](mailto:lecteurs@geo.presse.fr) @  
Site GEO : [www.geomagazine.fr](http://www.geomagazine.fr)

## Elles menacent Tuvalu ?

Septembre 2006  
L'envie plus de  
dans votre article  
tée des eaux à  
effet, une consé-  
quente des propos  
dominante de  
crainte des eaux. Il se  
trouve également à l'ori-  
gin de l'affaissement des  
terres également à l'ori-  
gin de l'invasion des  
terres par les eaux de  
mer et d'autres facteurs,  
comme l'explosion démogra-  
phique et la construction  
de ports, doivent être  
pris en compte... Le titre  
de votre article  
concerne les enfants ne  
pas aller sur cette plage»  
et la problématique de l'hy-  
giène à propos  
de l'émission du climat.



Les îles de  
Tuvalu, qui  
culminent  
à 5 mètres  
au-dessus du  
niveau de la  
mer, sont par-  
ticulièrement  
menacées.



le plus gros monolithe au  
monde. Dans la mythologie  
aborigène, ce monument  
naturel est le poumon de  
l'Australie. J'ai eu la chance  
et l'immense joie de pou-  
voir assister à un tel specta-  
cle. C'était très émouvant.

Un pur moment de bonheur !  
MIREILLE KAMINSKI

## Une station de ski aberrante

N° 331, septembre 2006  
Je suis étonné de trouver  
côte à côte dans votre  
numéro de septembre un  
article vantant l'apparition  
d'une station de ski de  
«rêve» en plein désert et

celui déplorant la dispari-  
tion prochaine de l'archipel  
de Tuvalu à cause de la  
montée des eaux due au  
réchauffement climatique.  
N'avez-vous pas l'impres-  
sion que le développement  
d'une station de ski artifi-  
cielle à Dubaï est justement  
une insulte à tous les hom-  
mes et les femmes qui  
œuvrent pour le développe-  
ment durable et la préserva-  
tion des derniers bastions  
sauvages de cette planète ?  
Quelle énergie et quelles  
quantités d'eau dépensées  
pour satisfaire au plaisir  
de quelques émirs et autres  
touristes en manque d'exo-  
tisme déplacé, alors que la  
température extérieure  
dépasse les 40 °C ! Selon  
vous, Dubaï prépare l'après-  
pétrole en misant sur le  
tourisme, mais pouvez-vous  
nous dire comment les hor-  
des de touristes pourront

se rendre à Dubaï lorsque  
nous serons dans l'ère de  
l'après-pétrole ?

PASCAL LANGUILLON  
ASSOCIATION FRANÇAISE  
D'ÉCOTOURISME

*GEO Nous n'avons pas  
eu l'intention de faire la  
promotion de cette station  
de ski dans le désert. Mais  
nous voulions montrer de  
quelle façon Dubaï envisage  
son futur : préparer l'après-  
pétrole en développant le  
tourisme à marche forcée,  
quels qu'en soient les  
impacts. Et nous déplorons  
tout comme vous que cet  
Etat ne se préoccupe pas  
davantage de préserver  
l'environnement.*

## Les Français en Albanie

N° 330, août 2006

J'ai lu avec intérêt votre  
article sur l'Albanie et me  
réjouis de voir que ce pays  
retient l'attention des jour-  
nalistes français qui peuvent  
ainsi le faire mieux connaî-  
tre. J'y vais depuis trente-  
cinq ans par intérêt pour  
l'histoire antique du pays et  
j'y ai fondé la mission  
archéologique et épigraphi-  
que française qui travaille  
notamment sur le site  
d'Apollonia, tandis que  
d'autres équipes françaises  
travaillent sur les sites de  
Sovjan, de Byllis et à Dur-  
rés... Dans votre article,  
vous évoquez la plage de

## arte

### 360°: le reportage GEO

Au programme, ce mois-  
ci, à 21 h 35, le samedi.  
**4 NOVEMBRE : Mada-  
gascar et la fièvre du  
saphir (52').**

Le destin d'Illakaka a bas-  
culé quand un berger a  
découvert un saphir scin-  
tillant dans la poussière  
de la savane. Et fait for-  
tune du jour au lende-  
main... Depuis, le village  
est devenu une ville



A Madagascar, la fièvre  
du rubis a frappé.

champignon et ses car-  
rières béantes attirent  
sans cesse des aventu-  
riers. L'endroit est aujour-  
d'hui l'un des plus dange-  
reux de la Grande Ile.

**18 NOVEMBRE : Sur la  
route des Vikings (52').**

Un navigateur polonais,  
fasciné par l'audace des  
Vikings, a reconstitué un  
de leurs navires et suivi la  
route que ces marins du  
Nord redoutés emprun-  
taient jusqu'à Odessa, à  
des milliers de kilomètres  
et au mépris de multiples  
obstacles naturels...

**25 NOVEMBRE : Chine,  
les filles aussi font  
du kung-fu (52') ;  
rediffusion.**

Dans les monts sacrés du  
Songshan, un monastère  
bouddhiste initie des jeu-  
nes filles au secret du  
kung-fu, comme le fai-  
saient, il y a mille cinq  
cents ans, les nonnes  
guerrières de Yongtai.

## Montagnes et rizières

Un paysage féerique, en Chine, dans la  
région de Yanshuo. Une seule et même photo  
embrasse des montagnes singulières et des  
rizières. Ces reliefs qui sont appelés pics  
karstiques sont des sortes de pains de sucre  
rocheux couverts de végétation. MAËL TALIBART



## FRONTIÈRE FLOTTANTE

Aux confins de l'Amazonie, la Guyane française n'est séparée du Brésil que par un fleuve, l'Oyapock.

est vrai que  
posait d'un  
ristique de  
tout au long  
Force est de  
le construc-  
ques, sans  
ement des  
ont en train de  
rapidement tou-  
e de dévelop-  
istique. Il est  
ettre bon ordre,  
ristes étrangers  
autres côtes  
gées.

IRRE CABANES,  
ONT-FERRAND

### Brésiliens frontière t 2006

oi de vous faire  
grande déception  
u reportage sur  
ans le numéro

de juillet, par ailleurs remar-  
quable, avec un très beau  
dossier sur la Provence. Il se  
trouve que je connais bien  
cette frontière franco-brési-  
lienne. Je m'y suis rendu  
plusieurs fois. Le contraste  
est en effet saisissant entre  
le village français de Saint-  
Georges de l'Oyapock, très  
calme, et la commune brési-  
lienne grouillante d'Oiapoque,  
de l'autre côté du fleuve.  
C'est une ville fort mal  
entretenue, qui ne bénéficie,  
hélas, pas des effets positifs  
de l'écotourisme développé  
au sud de l'Etat de l'Amapá.  
Il y a des circuits clandestins  
avec la Guyane, bien sûr,  
mais il y a aussi beaucoup  
de gens courageux qui  
travaillent beaucoup, et la  
Guyane en profite. Ces Bré-  
siliens mènent une vie assez  
originale d'entre deux mon-

des. Ils réussissent de façon  
souvent astucieuse, en dépit  
des difficultés multiples...

RENÉ NOUALHAT,  
FONTVIEILLE

*GEO Notre journaliste n'a pas réduit la ville brésilienne à ses trafics divers et à ses prostituées. Mais elle a enquêté sur les aspects souterrains que les Européens ne découvriraient probablement pas seuls, en visitant la région.*

### @ La meilleure lumière sur Antelope Valley

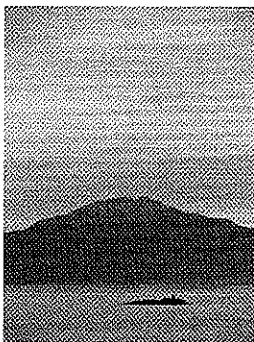


Près de la ville de Page, aux  
Etats-Unis, se cache Antelope  
Canyon. Ce site, de  
toute beauté, présente des  
drapés de roches. Dans ce  
paysage de guimauve, la  
lumière s'infiltré par les fis-  
sures, donnant à la pierre  
des couleurs allant du jaune  
au rouge orange, en passant  
par le violet. Petit conseil :  
la meilleure heure (entre

11 heures et demie et  
14 heures) permet d'éviter  
la grosse affluente et offre  
la meilleure lumière.

GILLES HENRY

### @ Sur le plus beau fjord de Norvège



Le fjord de Geiranger est  
réputé le plus beau de Nor-  
vège. Il est classé au patri-  
moine mondial de l'humani-  
té. Les falaises qui le  
bordent atteignent 1 000  
mètres et sont parsemées  
de nombreuses cascades  
argentées. D'impression-  
nantes routes le desservent,  
mais, pour mieux apprécier  
le paysage, il faut le  
découvrir en bateau.

CLAIRE FORGEARD

### ✉ Les marbres de Versailles sont menacés

N° 331, septembre 2006

Dans votre article consacré  
à Versailles, votre remarque  
sur la «corrosivité» des eaux  
pourrait laisser penser que  
tous les marbres sont mena-  
cés. En fait, seuls ceux du  
bosquet des bains d'Apollon  
en sont vraiment victimes.  
Et ils sont beaucoup plus

dégradés par leur continuel-  
le exposition aux eaux de  
ruissellement en provenance  
du plafond de la fausse grotte  
qui les abrite que par les  
grandes eaux dont la durée  
est très limitée... L'accélé-  
ration de la dégradation des  
marbres du parc est liée à  
l'augmentation du taux  
d'oxyde de carbone dans  
l'air depuis une vingtaine  
d'années, cet oxyde facilitant  
certaines réactions  
chimiques décomposant le  
marbre de plus en plus pro-  
fondément. La solution à  
long terme est la mise en  
place de copies. Il y en a  
d'ailleurs déjà plusieurs :  
«L'enlèvement de Proser-  
pine», «Latone»...

CLAUDE ROZIER,  
VERSAILLES

### A nos abonnés

Pour les fêtes de fin d'an-  
née, nous vous proposons  
d'excellentes idées de ca-  
deaux ! Pour les adoles-  
cents de votre entourage,  
pensez à l'abonnement au  
magazine GEO Ado : c'est  
toute la qualité de GEO,  
pour les ados curieux, dès  
10 ans ! Vous trouverez au  
cours de votre lecture une  
offre exceptionnelle d'abon-  
nement à GEO Ado avec,  
pour seulement 1 € de  
plus, le coffret LITTER'ADO,  
proposant cinq romans in-  
contournables de la littéra-  
ture pour la jeunesse. Par  
ailleurs, dans le catalogue  
Editions GEO joint à ce nu-  
méro, vous pourrez com-  
mander dès aujourd'hui de  
très beaux livres, CD-Rom,  
DVD, jeux... signés GEO et  
à prix spécial abonnés.

### LES SERVICES AUX LECTEURS

Pour tout renseignement ou  
toute commande des Editions GEO  
livres, CD-Rom, DVD, VHS... :  
Contactez le 08 25 06 21 80.  
• Par courrier : Service Editions GEO,  
62067 Arras Cedex 9.  
• Par e-mail : [prismapresse.abonnements@bertelsmann.fr](mailto:prismapresse.abonnements@bertelsmann.fr)  
• Depuis l'étranger :  
composez le 00 33 3 21 14 65 38

Pour tout renseignement  
sur les articles parus dans GEO  
et dans les hors-séries :  
• Courrier des lecteurs au 01 56 99 60 67  
• Par e-mail : [lecteurs@geo.presse.fr](mailto:lecteurs@geo.presse.fr)

Retrouvez l'index de tous les articles  
parus dans GEO :  
• Sur le site internet GEO :  
[www.geomagazine.fr](http://www.geomagazine.fr)  
• Pour vous procurer ou consulter  
un ancien numéro :  
• Francoise Bourgois, 6, rue Daru,  
75379 Paris Cedex 08. Tél. 01 44 15 33 93  
de 10 h à 12 h et de 14 h à 17 h

La rédaction n'est pas responsable de la perte ou  
de la détérioration des textes ou photos qui lui sont  
adressées pour appréciation. La reproduction,  
même partielle, de tout matériel publié dans le  
magazine est interdite.



### Voyagez dans la Rome impériale avec Géo Ado

Savez-vous que les Romains aimaient  
le jus de poisson ? Que Néron adorait  
chanter ? Que certains médecins  
étaient des esclaves ? Découvrez les  
petites et grandes histoires de la  
Rome antique.

Un poulpe vampire, un manchot surfeur,  
cascadeur : venez voir le grand show des  
Puis entrez dans l'univers des blogs. Des  
s donnent leurs trucs pour réussir le vôtre !

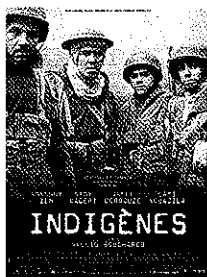
dès le 1<sup>er</sup> novembre

nois, retour sur un sujet d'actualité déjà traité dans GEO

DU FILM «INDIGÈNES» A RELANCÉ LA CONTROVERSE SUR LE PASSÉ COLONIAL DE LA FRANCE

## Anciens soldats de l'ex-Empire français retrouvent leur dernier combat

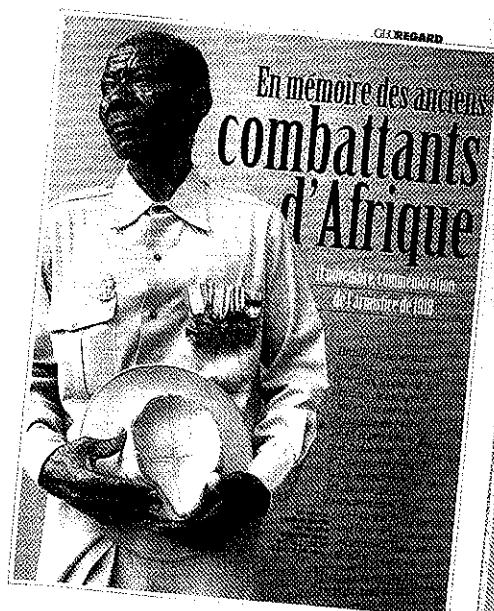
urs séné-  
goumiers,  
: au XIX<sup>e</sup>  
rance fait  
troupes in-  
sur la con-  
n domaine  
ricain. En  
tenant-co-  
es Mangin,  
a faiblesse  
ique de la



Le film «Indigènes» est sorti le 27 septembre.

ne, il compte plus de 50 % de non-Européens, dont 123 000 Nord-Africains. En 1959, une loi « cristallisée » la retraite de ces anciens combattants. Ceux-ci ont alors dénoncé l'ingratitude de leur ancienne patrie. Ils ne touchaient en effet au

mieux que 30 % de la pension d'un ancien combattant français. A partir de janvier 2007, cette injustice qui concernait encore environ 84 000 anciens soldats sera enfin réparée. En 1997 déjà, GEO avait traité le sujet en profondeur. Neuf ans avant le film «Indigènes».



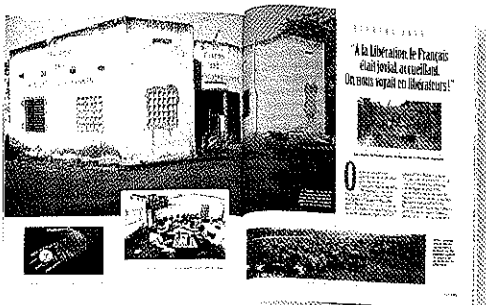
NOVEMBRE 1997  
GEO N° 225  
Une page de l'histoire de notre pays a été écrite par ces vétérans africains.

à l'Allemagne, déve-  
un livre intitulé «La  
» le concept d'une  
e et nombreuse, puisée  
e. D'abord réticent,  
r finit par jouer à fond  
gène pour combler les  
s de 1914-1915. Re-  
riorité parmi les ethnies  
s comme belliqueuses  
Mossi, Wolof – envi-  
O combattants partici-  
première Guerre mon-  
e mille y laissent la vie.  
rrible baptême du feu,  
indigènes seront de  
nflits nationaux. Cent  
sont mobilisés en 1940  
ers soldats de la France  
africains. Quant au  
ditionnaire d'Indochi-



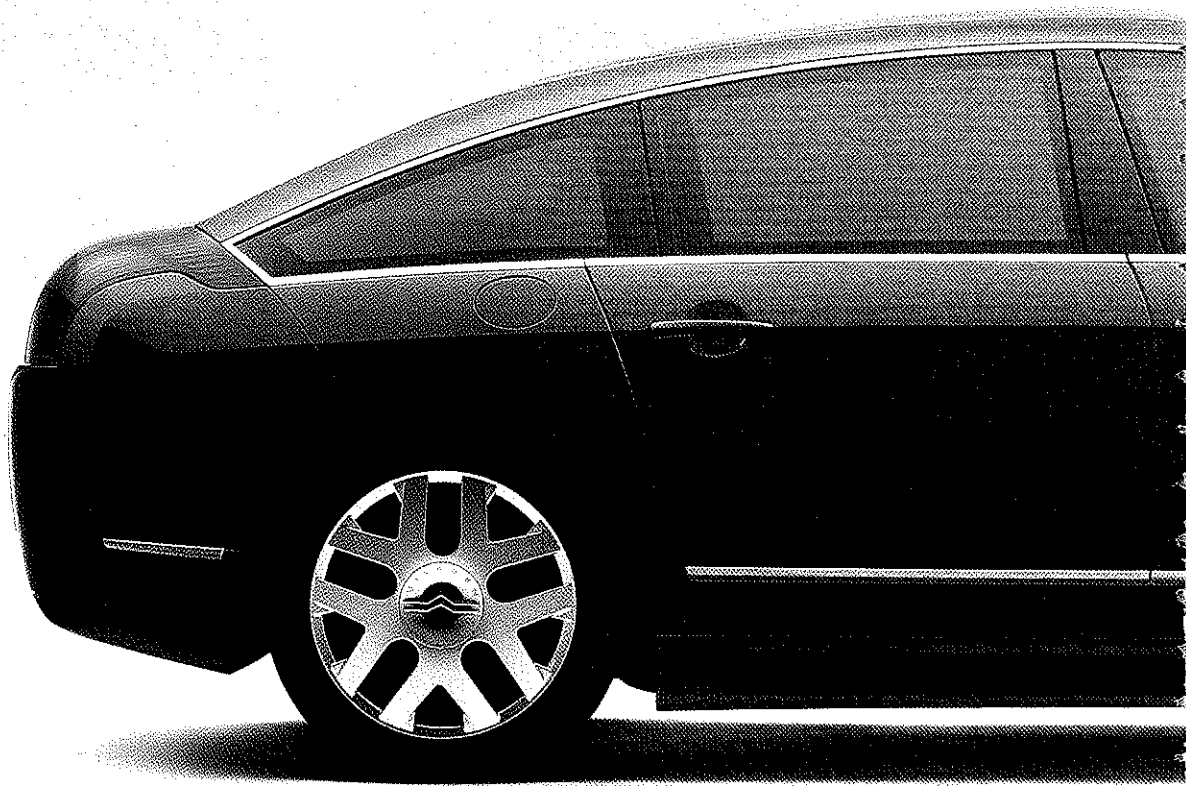
### 2002 – GEO N° 278 Long chemin des harkis

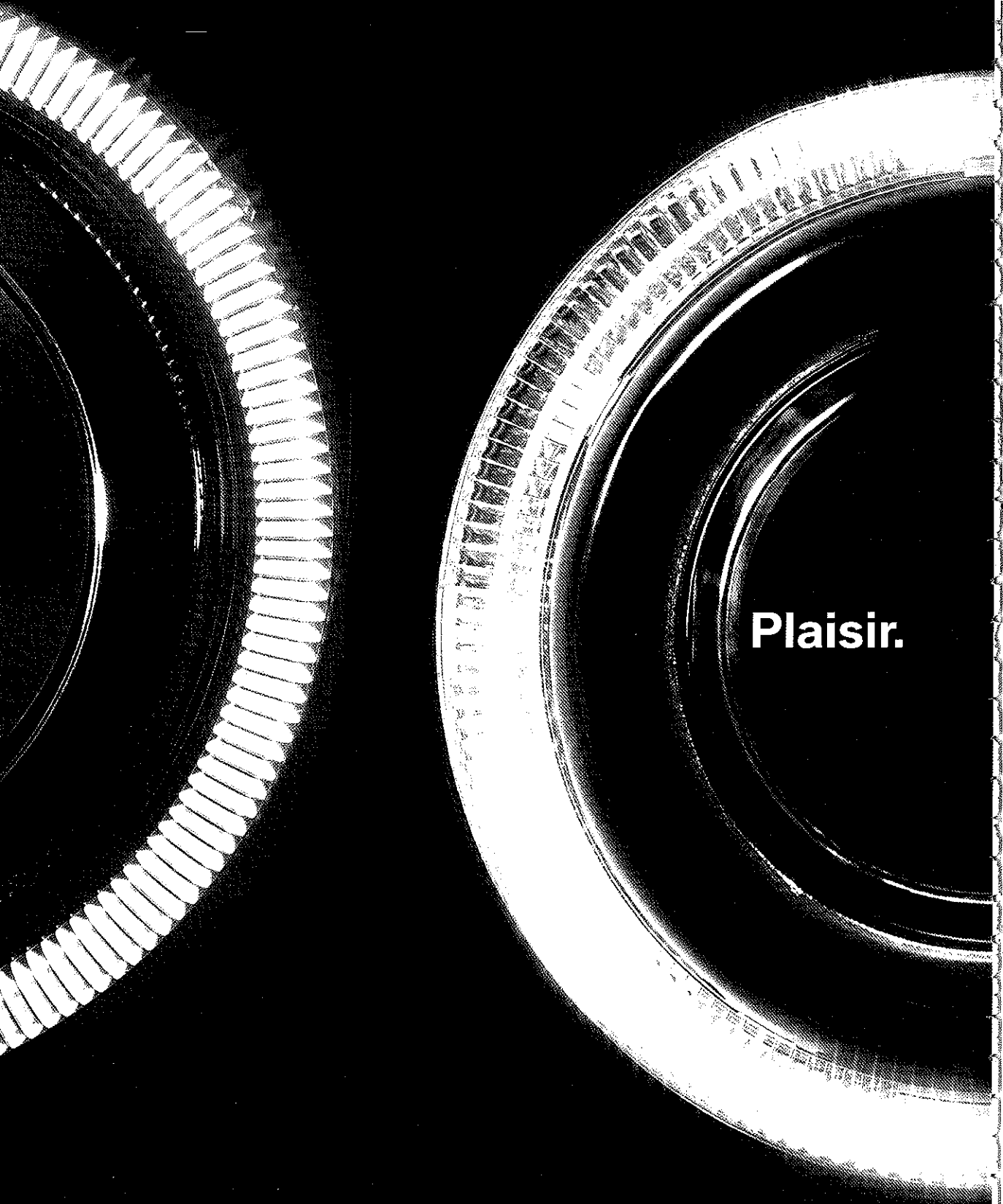
ce document, GEO  
naît sur la mémoire  
oureuse des auxi-  
sulmans de l'armée  
durant la guerre  
e, les harkis, qui fu-  
de 60 000 en 1959.



Dans ce numéro de GEO, des anciens combattants d'Afrique noire et d'Afrique du Nord racontaient l'horreur des combats. En 2007, ces soldats indigènes obtiendront enfin les mêmes pensions que les vétérans français.

voiture vous plaît ? C'est une Citroën C6 Exclusive.  
un de ses moindres détails invente une nouvelle  
re du plaisir automobile. C'est ce qu'on appelle  
vation et, comme c'est une Citroën, chacun, passager  
ducteur, y vivra une expérience unique. Les moteurs,  
technologie common rail avec filtre à particules : un  
pi de 208 ch et le nouveau bi-turbo HDi de 173 ch,





**Plaisir.**

**la nouvelle BMW Série 3 Coupé.**

la nouvelle BMW Série 3 Coupé, un subtil mélange d'élégance et de pureté des lignes, sublimé par le plaisir au volant et profitez de sa remarquable tenue de route, y compris dans les conditions les plus extrêmes, pour atteindre le plaisir sublimé.

option sur BMW 325xi, 330xi, 330xd. Consommations de la nouvelle BMW Série 3 Coupé selon motorisations disponibles normes CE99/100  
informations : [www.bmw.fr/serie3coupe](http://www.bmw.fr/serie3coupe)

# Toutes les banlieues ne s'habillent pas en Nike



**Jean-Luc Marty**  
 directeur en chef et  
 directeur éditorial

Eau, forêt, sécurité, mais aussi droit ou mémoire, pour ne citer que ceux-là, autant de lieux matériels et immatériels comme autant de valeurs dont une bonne partie de l'humanité est privée. C'est le sens que nous avons voulu donner au mot banlieue, le mot-clé de ce numéro exceptionnel. Ici, vivre en banlieue, c'est être au ban d'un lieu, autrement dit à l'écart de l'essentiel.

Nous avons légèrement tordu le cou à l'étymologie du mot. Le but n'étant pas pour GEO d'effectuer un tour du monde des gangs, ni de faire, un an après, le bilan des émeutes en France, mais de continuer une réflexion commencée avec nos trois premiers numéros spéciaux («L'Europe», «Une autre idée du monde» et «Les routes de la paix») autour de la complexité du monde. Non, toutes les banlieues ne s'habillent pas en Nike. Autour de la terre, il y en a de plus historiques, de plus écologiques, de plus riches, de plus pauvres... N'est-on pas toujours au sud de quelque part, l'étranger de quelqu'un, le privé d'eau, le laissé-pour-compte de l'urbanisme, le délocalisé, etc ? Les vagabonds du XXI<sup>e</sup> siècle ont cela en commun qu'ils ne courent plus les routes, ils tournent autour des villes, à la recherche d'une porte d'entrée

qui se ferme toujours un peu plus.

L'auteur égyptien de «L'immeuble Yacoubian», Alaa El Aswany, le confie à notre journaliste : en racontant l'histoire d'un endroit, on raconte l'histoire d'un pays. Nous sommes partis en reportage aux quatre coins de la planète. Sur des lieux où nous avons pu explorer toutes ces mises à l'écart de l'essentiel. A Chennai (ex-Madras), en Inde, ce sont sept millions d'habitants qui ont failli se retrouver hors de leur ville parce qu'ils étaient au ban de l'eau. A Ouagadougou, au Burkina Faso, on invente une Babylone au ban de la brousse. A Rio, dans la favela de la Rocinha, le sport permet, au cœur d'une zone de non-droit, d'éduquer les enfants à des règles. A Pékin, lorsque l'on détruit un hutong – vieux quartier –, c'est toute une famille qui se retrouve au ban de sa mémoire. Rappelez-vous, en France, l'émotion de certains habitants de barres d'immeubles qui voyaient s'effondrer avec elles toute une partie de leur vie ! Car on peut aimer sa banlieue. Y être attaché, y revenir et y réussir sa vie...

*Jean-Luc Marty*

numéro exceptionnel  
 sur les banlieues du monde  
 a été conçu avec les  
 professeurs de l'école de jour-  
 nalisme de l'Institut d'études  
 politiques de Paris.

partenariat avec



«Et pourtant elle tourne», un magazine d'information qui ouvre tous les jours une fenêtre sur le monde. Culture, société, internet, musique, géopolitique, le monde est vaste et l'appétit de Jean-Marc Four sans limites. Avec les envoyés permanents et les correspondants de Radio France à l'étranger et toute la rédaction de France Inter.

«Et pourtant elle tourne», à 18h15, du lundi au vendredi

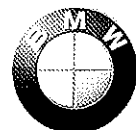
Retrouvez le «Spécial banlieues», le vendredi 27 octobre sur France Inter



Technologie de ses motorisations essence et diesel de 218 à 306 ch.  
Transmission intégrale intelligente xDrive\*. Désormais, vous savez ce qu'il

urbain/mixte ; l/100km) : 8,9 à 14,6 / 5,1 à 7,5 / 6,5 à 10,1. Emissions de CO<sub>2</sub> (g/km) : 174 à 243.

Nouvelle  
BMW Série 3 Coupé



Le plaisir de conduire



TERRE  
D'HERMÈS





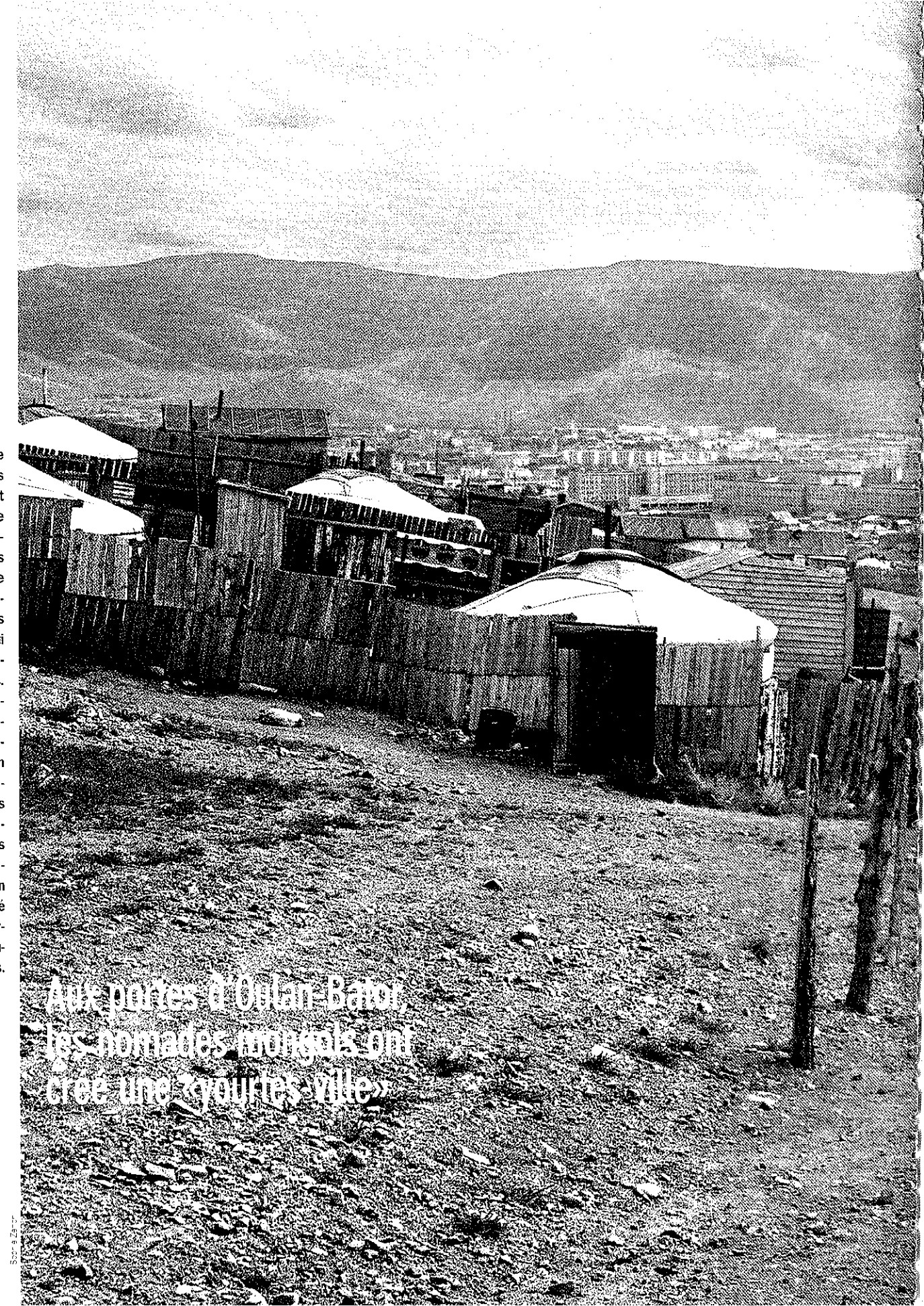
# es banlieues

En 2007, pour la première fois dans l'histoire, plus de la moitié de la population mondiale vivra en zone urbaine. Donc, pour l'essentiel, en banlieue. Des cités d'Ile-de-France aux yourtes-villes d'Oulan Bator, de la «suburb» style «Desperate Housewives», à l'éco-banlieue anglaise, panorama des grandes périphéries du monde.



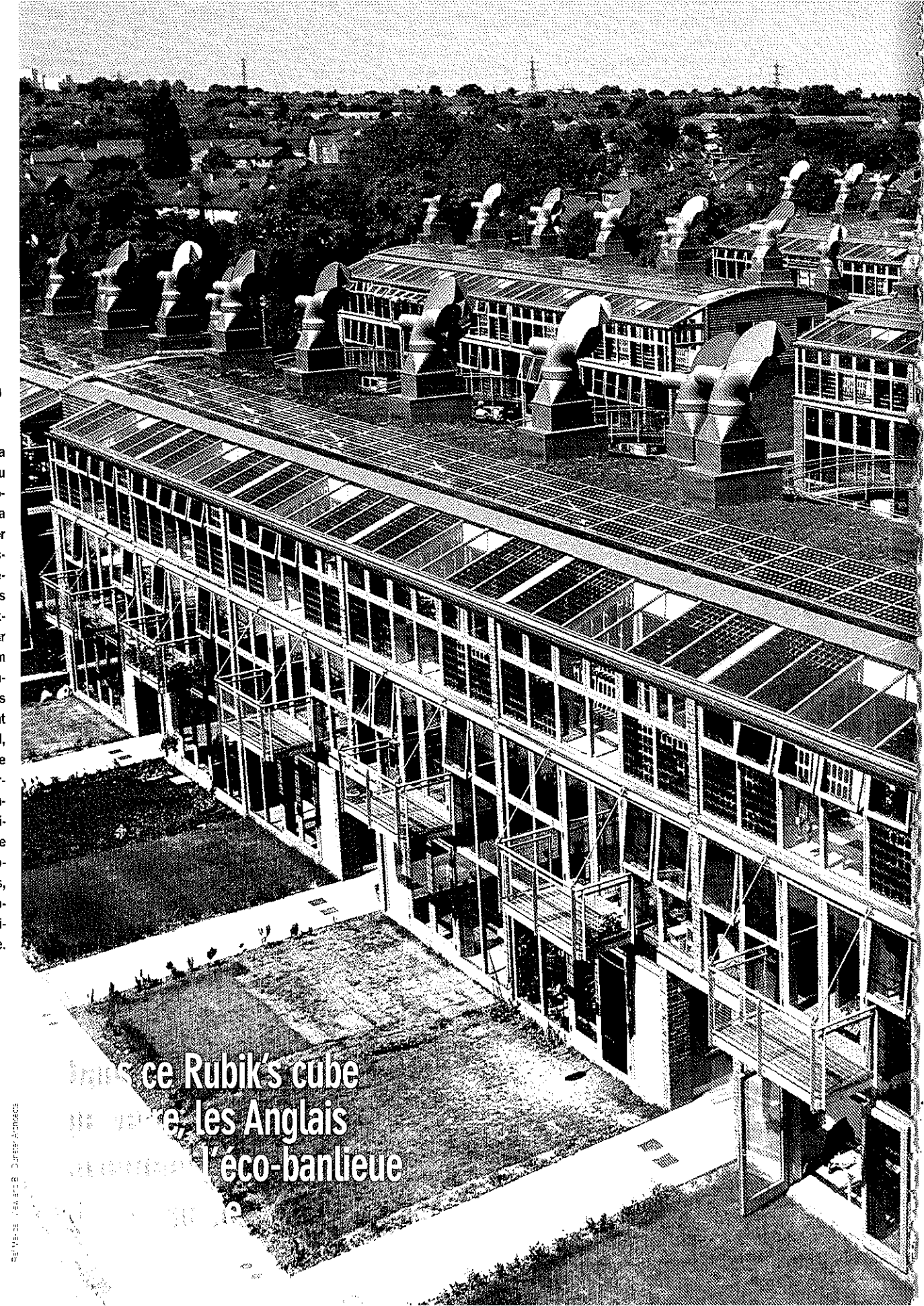
Un monstre de béton. Une ville asphyxiée de près de vingt millions d'habitants. São Paulo, la capitale économique du Brésil, est aussi la plus grande métropole de l'hémisphère sud. Les migrants de toute l'Amérique latine viennent y chercher du travail. Résultat : une explosion démographique qui repousse les favelas chaque jour un peu plus loin.

# un monde



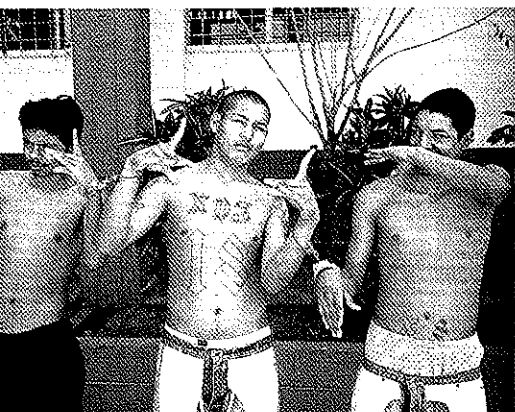
Aux portes d'Oulan-Bator,  
les nomades mongols ont  
créé une «ville»





Plus ce Rubik's cube  
de verre, les Anglais  
ont construit l'éco-banlieue





San Salvador, dans un quartier excentré et populaire.



IRLANDE. Dans les environs de Dublin.



A la lisière de Longmont, dans le Colorado.



CUBA. Dans un faubourg de La Havane.



Le quartier de São Paulo.



SUÈDE. A la ceinture sud de Stockholm.



Sur la baie de Tokyo.

Au pied des tours de Dublin ou sur les terrains de sport de Téhéran, la banlieue est d'abord la cité de la jeunesse



à la périphérie de Téhéran.



dans un bidonville aux portes de Mexico City.



ISRAËL. En banlieue de Jérusalem.



Lee Sarfati / Magnum

mbreuses années, on retrouve dans les ban-  
de les éléments d'une culture commune : sport,  
ments. Comme ici à Chelles, près de Paris.

les appelle « ranchos » au Venezuela, « villas mi-  
erías » en Argentine, « slums » en Inde, « cités » et  
banlieues résidentielles » en France, « ghettos » et  
suburbs » aux Etats-Unis, « favelas » au Brésil, « pue-  
los jóvenes » à Lima, « poblaciones » à Santiago...  
as une ville de la planète qui n'ait ses banlieues. Si  
timentaire, sorte d'uniforme de la planète banlieue,  
épandre—casquette, survêtement et baskets de mar-  
t toutefois se garder de toute généralisation.

du monde des banlieues révèle d'abord de gran-  
nces. En premier lieu, la taille : aucune cité de  
teint le dixième de la surface des grands ghettos  
l. Ensuite, la localisation : en Amérique latine, cer-  
eues sont installées au milieu des centres-villes,  
s juxtaposant quartiers riches, bidonvilles et zo-  
tat informel. « A Buenos Aires, le voisinage est  
e villas miserias et somptueuses propriétés », ob-  
o Conrado Sonderéguer, architecte urbaniste ar-  
Rio, la favela Vidigal ferme la très chic plage  
l. Et au Caire, la banlieue est carrément en pleine  
es toits des immeubles cossus du centre.

se est certaine : on n'a pas fini d'en voir émerger,  
es ! En 2007, pour la première fois dans l'histoi-  
e planète, estiment les chercheurs, on comptera  
us d'urbains que de ruraux. Une révolution. Cha-  
ns le monde, 180 000 personnes quittent les cam-  
s s'installer à la périphérie des villes, précisent  
s unies. Dans les pays occidentaux, les villes ver-

## Cités, « poblaciones », favelas, « boomburbs »... dans tous les pays, les banlieues, chics ou misérables, enflent

ront leur population passer de 900 millions d'habitants en  
2000 à 1 milliard en 2030. Cette croissance ne se fera pas  
seulement dans les capitales, mais dans une série de villes  
moyennes. Dans la liste des dix villes des grands pays indus-  
trialisés, qui, selon le magazine américain « Newsweek »,  
connaissent les croissances démographiques les plus for-  
tes, apparaissent Londres et Moscou, mais aussi Las Vegas  
aux Etats-Unis, Munich en Allemagne, Florianópolis au  
Brésil, Fukuoka au Japon... Dans les pays les moins déve-  
loppés, c'est carrément l'explosion : 3,9 milliards d'habi-  
tants attendus en 2030, contre 1,9 en 2000. En route pour  
« le pire des mondes possibles », dit le chercheur américain  
Mike Davis, reprenant le titre de son livre. Pour ce libre  
penseur brillant, grand pourfendeur de la Banque mondia-  
le et du FMI, nous arrivons à l'âge du bidonville global : plus  
de 1 milliard de personnes dans les taudis de la planète, lieux  
de reproduction de la misère, avec, face à eux, des gou-  
vernements qui n'apportent aucune réponse adaptée.

A l'origine, pourtant, rien de tout cela. L'étymologie du  
mot banlieue renvoie au mot « ban ». Apparu au XIII<sup>e</sup> siè- ▶



SHIFT\_capabilities



## NISSAN PATHFINDER. NATURALLY CAPABLE<sup>(1)</sup>

À partir de **299 € / mois**. Location avec promesse de vente sur 37 mois avec un 1<sup>er</sup> loyer majoré de 11 879,58 € et 36 loyers de 299 €<sup>(2)</sup>

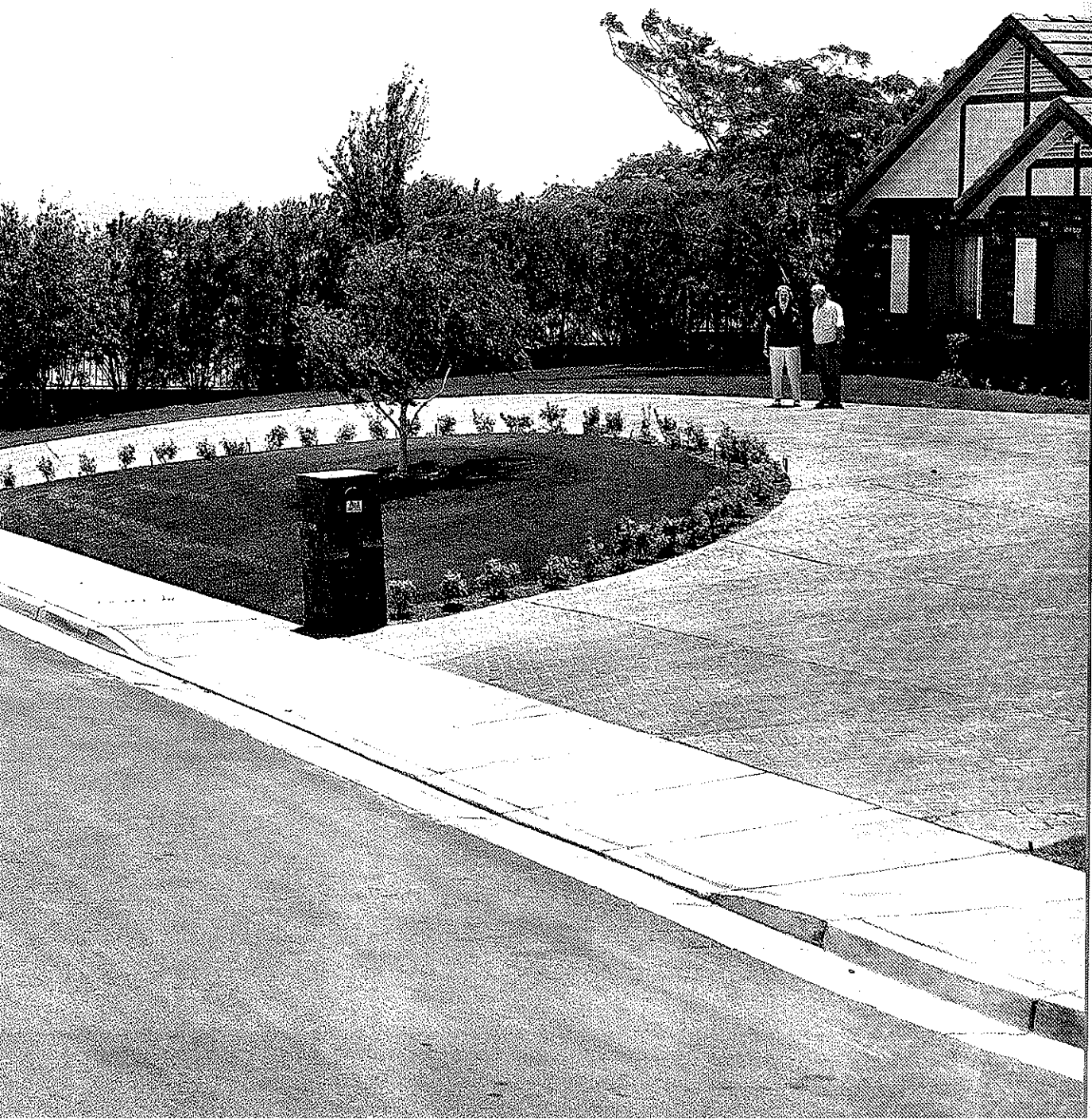
- Transmission 4x4 All Mode® • 7 places • Climatisation automatique bi-zone
  - Système audio RDS 6 HP changeur 6 CD • Garantie et assistance 3 ans<sup>(3)</sup>
- Pour plus d'informations, rendez-vous sur [www.nissan.fr](http://www.nissan.fr)



BOÎTE\_capabilities - <sup>(1)</sup>Naturellement doué. <sup>(2)</sup>Exemple de Location avec Promesse de Vente sur 37 mois pour un Pathfinder 2.5 dCi Confort neuf avec peinture métallisée à 38 850 € (prix au 15/09/06) soit 36 130,50 € déduction faite d'une remise de 2 719,50 €. Option d'achat finale : 18 065,25 € ou reprise véhicule en fin de contrat par votre Concessionnaire pour ce montant moins frais de remise à l'état standard et kilomètres supplémentaires (au-delà de 75 000 km), selon conditions Argus. Le montant de la reprise solde la location. Coût total si acquisition : 40 708,83 €. Sous réserve d'acceptation par Diac SA - SIREN 702 002 221 Bobigny. Offre réservée aux particuliers, du 1/10 au 31/12/06, chez les Concessionnaires participants. Modèle présenté (vignette) Nissan Pathfinder 2.5 dCi Confort. <sup>(3)</sup>Limitées à 100 000 km. Consommations du modèle présenté (l/100 km) : urbaine : 12,0, extra-urbaine : 8,5, mixte : 9,8. Emissions CO<sub>2</sub> (g/km) : 264



Auf der Höhe von Las Vegas,  
neue Wohngebiete,  
mit ihren Häusern und  
langen Bändern aus Asphalt,  
überziehen die Wüste.







C'est à la fin des années cinquante que les barres HLM, comme celle de Balzac (ci-contre), dans la cité des «4000» à La Courneuve, se sont imposées dans le paysage de la banlieue française. Aujourd'hui, ce quartier, qui traîne une triste réputation, cherche à changer de visage. La barre Balzac, qui abrite deux cent quatre-vingt-cinq familles, sera la dernière de la cité à être rasée. Dynamitage prévu en 2010. Et installation, à la place, de petits immeubles, de maisons et d'espaces verts.

Cette ruche de fer et  
de béton, un symbole de  
la «cité» française, sera  
dynamitée en 2010



► cle, ce terme désignait la juridiction qu'une ville exerçait dans un périmètre d'une «lieue». Avec la révolution industrielle et son corollaire, l'urbanisation, le terme «banlieue» s'étendit et se mit à être utilisé pour décrire les environs immédiats d'une ville. La multiplication des banlieues, loin d'être décriée comme aujourd'hui, était saluée. Aux Etats-Unis, elle est allée de pair avec le développement de l'automobile. La démocratisation de la voiture permit en effet de s'échapper du centre-ville, perçu, lui, comme le lieu de tous les dangers. «Le mouvement vers l'extérieur fut vécu avec plaisir, explique Guy Burgel, directeur du Laboratoire de géographie urbaine à l'université de Nanterre-Paris X. Aller en périphérie correspondait aux valeurs puritaines des classes moyennes blanches.» Les centres-villes américains se sont donc vidés de leurs habitants les plus aisés. Seuls les plus pauvres restèrent dans ce qui deviendra les ghettos. Et la périphérie n'en finira pas de s'étendre.

### Une banlieue, c'est toujours une frontière : un périph, un fleuve, un grillage

Les Américains inventeront même de nouveaux mots pour décrire l'agrandissement perpétuel de leurs «suburbs» : «edge city» pour la cité qui fournit plus d'emplois que de logements ; «boomburbs» pour les banlieues qui explosent, «exurb» pour la banlieue de la banlieue... Sans parler des «gated communities», ces ensembles de maisons individuelles entourés de grillages et gardés, comme English Turn, à La Nouvelle-Orléans. Une logique de fuite du centre poussée à bout ; et un mouvement qui a dessiné la géographie des Etats-Unis, et produit une culture, celle de la maison en bois à la pelouse manucurée, du supermarket, des barbecues et des «Desperate Housewives» : un mode de vie dont l'Amérique entrevoit aujourd'hui les limites.

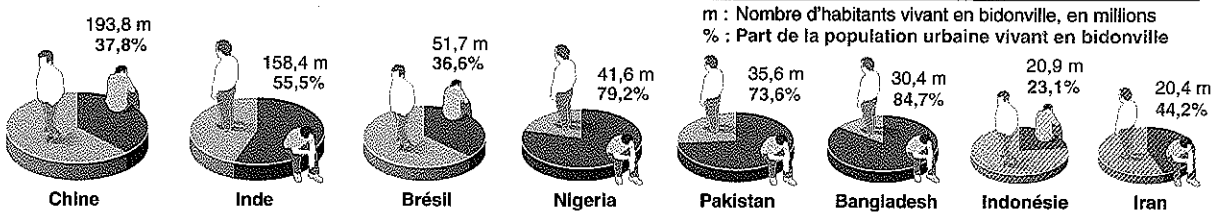
Comme les Etats-Unis, la France n'a pas échappé au rush enthousiaste vers la périphérie. «Dans l'Hexagone, au cours des années 1950 et 1960, la construction d'ensembles of-

# Nées aux Etats Unis, les banlieues ont été perçues au début comme un moyen de fuir le centre-ville qui, lui, était pauvre

frant à la classe moyenne des logements spacieux est d'abord apparue comme le remède attendu pour une société qui traitait à toute allure dans l'ère de l'industrialisation, reprend Guy Burgel. Le mouvement était vécu comme positif.» Très vite, pourtant, la banlieue perdit ses lettres de noblesse. Dans l'Europe des années soixante-dix, elle accueillit ceux que le centre excluait et se mit à concentrer tous les handicaps sociaux... «Le mot banlieue prit alors un sens plus métaphorique. Il ne correspondit plus seulement à une localisation – la périphérie –, mais renvoya à un espace de relégation, un lieu de l'ombre, une zone que l'on ne saurait voir... et dont on se tient volontairement à l'écart», précise Yves Grafmeyer, professeur de sociologie à l'université Lumière Lyon 2. Ailleurs aussi dans le monde, des fractures se créèrent ainsi, isolant poches de pauvreté et quartiers riches. Avec, souvent, une barrière physique séparant le «dedans» du «dehors» : ici, un boulevard périphérique à franchir, là, un fleuve à traverser, ou, tout simplement, un dispositif de sécurité, avec grillages et télésurveillance.

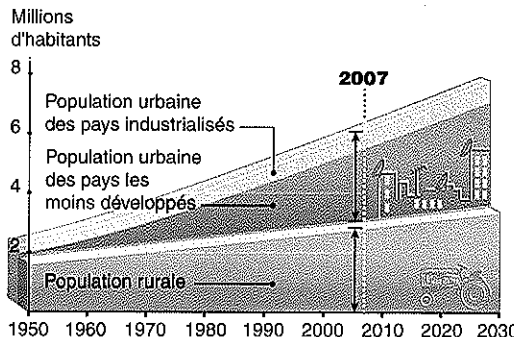
Force plus insidieuse encore, les images dévalorisantes associées à la banlieue ont sculpté son identité. Que les habitants des cités eux-mêmes prennent soin de nourrir. «Les récits qui se répandent dans les cités participent à la créa- ►

## De plus en plus de villes et... de bidonvilles



### La Chine, «championne» des bidonvilles

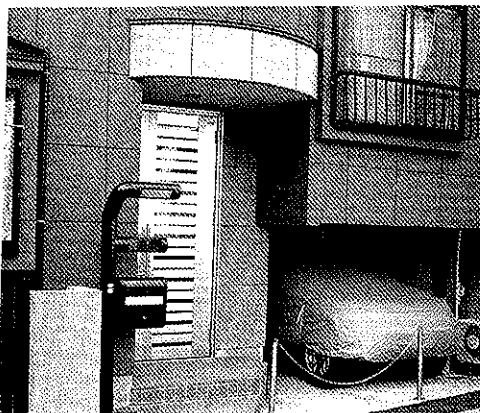
C'est en Chine que l'on trouve le plus d'habitants dans des bidonvilles, 193,8 millions de personnes, soit 37,8% des urbains de ce pays ; l'Inde vient ensuite, avec 158,4 millions d'habitants dans les «slums», soit 55,5% des urbains. Au total dans le monde, 1 milliard de personnes vivent dans des bidonvilles.



### 2007 : plus d'urbains que de ruraux dans le monde

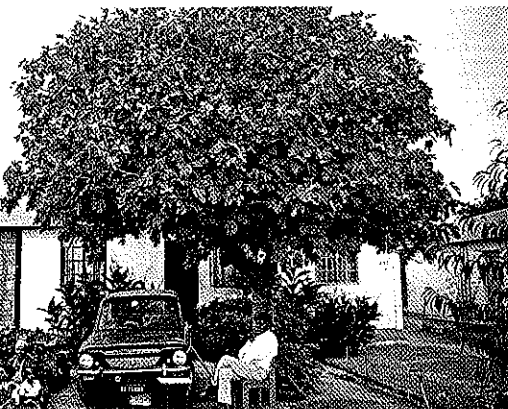
En 2007, pour la première fois, l'humanité habitera majoritairement dans et autour des villes. En 1800, seulement 2% de la population était urbanisée ; 30% en 1950 ; 47% en l'an 2000. C'est d'abord dans les pays du tiers-monde que se fait la croissance des mégapoles.

Infographie : Art Presse. Source : ONU, 2002



portes de Tokyo.

# Sous la chambre ou à l'ombre de l'arbre, ouvert ou bouclé, le garage est le prolongement de la maison individuelle



SUD. Dans les environs de Soweto.

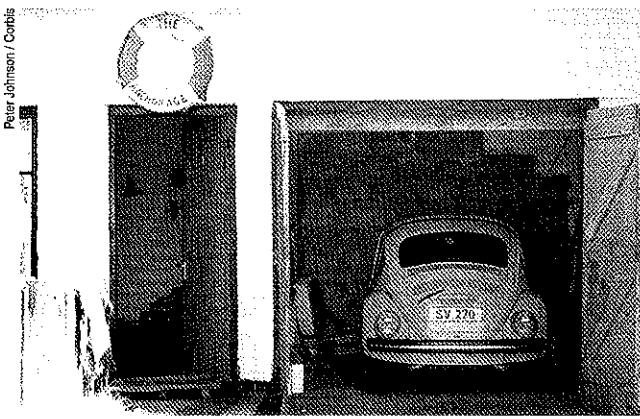


James Marshall / Corbis

CHINE. A l'extérieur de Hongkong.



. En marge de Hassocks, dans le comté du Sussex.



Peter Johnson / Corbis

NAMIBIE. A la périphérie de Walvis Bay.



sière de Bharatpur.



Pablo Comal Vega / Corbis

CHILI. Dans la banlieue de Valparaíso.



E. Dans les faubourgs de Düsseldorf.

Chris Pflaumer / Corbis



MEXIQUE. Dans la ceinture de Ciudad Juárez.



Dans un quartier excentré de Los Angeles.



Avec ses maisons-clones  
au toit orange, posées  
comme sur un damier,  
Bangkok copie le modèle  
de la «suburb» américaine





Prashant Panjar / Ono-Sea

kilomètres du centre de Delhi, Gurgaon est résidentielle qui connaît une forte croissance.

## A Bombay ou Rio, on voit émerger énergie et attachement à son lieu de vie

identités blessées», explique le sociologue Claud. La culture propre aux banlieues exprime re, à travers les paroles agressives des chansons de slam. Aux quatre coins du globe, vivre e» prend vite la forme d'une colline à ré- n stigmate social. Avec une colère commune. out la même révolte : contre l'école, la discri- ion travail, l'injustice face à la police», explique e Laurent Mucchielli. Jets de pierre en Afrique, e voitures en Europe, raids dans les centres- mérique du Sud... l'expression du ras le bol rmes multiples. Ici, la haine est dirigée contre ons, écoles et médiathèques ; ailleurs, ce sera ches, avec enlèvements et racket.

### si l'on décidait maintenant de regarder Clichy sans clichés ?

es, les banlieues ? Haïes ? Pas forcément. «Il r notre ville avec un œil neuf», proclame Claude maire de Clichy-sous-Bois, cette commune pros où, il y a un an, deux jeunes sont morts élec- rès s'être réfugiés dans un transformateur EDF per à la police. Le drame avait déclenché les baines les plus violentes que la France ait jamais ujourd'hui, la municipalité de Clichy a invité eographes renommés (Yann Arthus-Bertrand, Sa- William Klein, etc.) à poser leur regard sur la osent leur travail ce mois-ci sous le titre : «Cli-

chy sans clichés». Une manière de rappeler que la «cité» n'est pas seulement le territoire des dealers et des voitures en feu. A Bombay, Paris ou Rio, les banlieues recèlent aussi une énergie constructive. Dans son livre «La favela, d'un siècle à l'autre», la sociologue brésilienne Licia Valladares démontre l'intégration des favelas dans l'économie de marché. Elle cite de nombreuses entreprises légales installées dans les bidonvilles, des chaînes de télévision nées dans les quartiers... En Angleterre, aux Etats-Unis ou en France, également, on ne compte plus les succès des marques de vêtements nées de la rue. Sur ces habits, le numéro du département ou le nom de la ville sont souvent inscrits. Des étendards qui témoignent de l'affirmation d'une identité propre et de l'attachement des habitants à leur lieu de vie. Comme le dit Oum Mohamed, qui habite au Caire sur le toit d'un immeuble : «Je ne voudrais pas vivre ailleurs qu'ici.» ■

Fanny Guinochet



**POUR ALLER PLUS LOIN** : Sur notre site [www.geomagazine.fr](http://www.geomagazine.fr), venez découvrir davantage d'informations sur le phénomène des banlieues dans le monde. Retrouvez également les archives des autres retours de mission de nos reporters.

# NI LES PRIVILÈGES!

RD'HUI TOUT LE MONDE PEUT SE CONSTITUER UN PATRIMOINE.



Union Financière  
de France



## Financière de France

### Expertise patrimoniale pour tous

BANQUE-CONSEIL EN CRÉATION DE PATRIMOINE  
12, avenue d'Iona - 75116 Paris

Avez le droit de préparer votre retraite, de financer les études de vos enfants, de protéger votre famille ou encore de financer un projet qui vous tient à cœur. La Gestion de Patrimoine de l'Union Financière de France ont pour mission, quels que soient votre situation et vos moyens d'épargne, de vous accompagner dans l'issue d'une analyse patrimoniale individuelle, ils vous proposeront la stratégie patrimoniale la mieux adaptée à votre situation et les solutions qui vous permettront d'atteindre vos objectifs. Vous aussi, vous pouvez, comme plus de 140 000 clients, faire confiance à l'Union Financière de France. Vous aussi, vous pouvez appeler le 01 40 69 64 42.

[www.unionfinancieredefrance.fr](http://www.unionfinancieredefrance.fr)

7 PLACES POUR L' AVENTURE



**LE JEEP COMMANDER 7 PLACES. À partir de 42 400 € TTC\*.**

**Jeep**

**OUTRE À PARTICULES DE SÉRIE**, la nouvelle Jeep Commander est équipée d'un moteur diesel V6 3.0 CRD puissant et performant. Capable de vous entraîner au bout du monde, cette toute nouvelle Jeep saura également vous accompagner vers la civilisation en toute sécurité, dans le plus grand confort : jantes alliage 17", autoradio CD avec fonction recherche de stations, aide au stationnement avant/arrière<sup>1</sup>, boîte automatique séquentielle, transmission 4x4 permanente, système de freinage à disques à venturi, dispositif anti-retournement ERM...

[www.jeep.fr](http://www.jeep.fr)

**43 700 € TTC.** \*Prix TTC chez le concessionnaire au 23/03/06 (pour Jeep Commander 3.0 CRD) Motor 3.0 CRD : 190 ch (138 kW) - 2000 cc - 190 km/h - 13.5/18.2/10.8 l/100 km (cycle) - 204 g/km (CO<sub>2</sub>) homologué en France sous le numéro de réception CE 2003/116/0095/03

# Banlieues françaises, ghettos américains, quelles différences ?

Taille, criminalité, composition ethnique... Pour le sociologue Loïc Wacquant, une «cité» de chez nous est très différente d'un ghetto d'outre-Atlantique.

**P**eut-on comparer les banlieues françaises aux ghettos noirs américains ? Peut-on assimiler les émeutes de l'automne 2005 aux insurrections de Los Angeles en 1992 ?

«Non», répond le sociologue Loïc Wacquant dans son dernier ouvrage «Parias urbains. Ghetto-Banlieues-Etat», paru aux éditions La Découverte. Pour avoir travaillé des deux côtés de l'Atlantique – à La Courneuve, en Seine-Saint-Denis, en France, et dans le South Side, le plus grand ghetto de Chicago, aux Etats-Unis –, ce disciple de Pierre Bourdieu ne manque pas d'arguments pour tordre le cou aux idées reçues.

«Depuis quinze ans maintenant, on nous répète que les banlieues populaires françaises en déclin se “ghettoïsent” sur le modèle américain (...), explique le professeur de sociologie à l'université de Berkeley en Californie et chercheur au Centre de sociologie européenne à Paris. Ce discours traduit une double ignorance : ce qu'est le ghetto américain et l'évolution des banlieues ouvrières françaises.» Rien ne résiste à la démonstration. Quantitativement déjà, aucune cité en France n'atteint le dixième de la taille des grands ghettos américains. La criminalité n'y est pas comparable : dans les ghettos américains, il y a 100 assassinats par an pour 100 000 habitants, dix fois plus qu'en Europe !



Loïc Wacquant est professeur de sociologie à l'université de Berkeley, en Californie.

La différence fondamentale est d'ordre racial : «Le ghetto américain est uniformément noir. Les banlieues françaises sont diverses dans leur composition ethnique.» En Europe, les banlieues sont ethniquement hétérogènes, ce qui n'empêche pas les frictions entre nationalités, reconnaît le chercheur. Ce n'est donc pas la race qui est le critère unique de relégation, mais l'économie. En revanche, aux Etats-Unis, le ghetto est «un instrument d'enfermement socio-spatial», note Loïc Wacquant. Il contient exclusivement des Noirs et s'impose à tous, riches ou pauvres. Véritable société parallèle, il fonctionne en vase clos. L'installaffon

d'officines de crédit uniquement destinées aux habitants, d'églises, de médias, d'associations d'entraide, d'organisations politiques propres ajoutent à l'enfermement. Enfin, aux Etats-Unis, l'Etat a déserté les zones les plus déshéritées. A sa place, une économie souterraine, basée sur la drogue, régie par des gangs, impose sa loi.

En France, le mouvement est inverse : les frontières des cités sont poreuses, et les échanges avec le reste de la ville, nombreux. L'Etat, par le biais des services publics et sociaux, reste présent, même s'il ne répond pas correctement à toutes les demandes des populations. Et Loïc Wacquant de conclure, non sans provocation, que pour toutes ces raisons, les cités déshéritées de la périphérie urbaine française peuvent apparaître comme des antighettos. ■

F. G.

Aucune cité française (ici, Vénissieux, dans la banlieue lyonnaise) n'atteint le dixième de la taille d'un grand ghetto américain.



Dans les ghettos américains (ici, à Chicago), la criminalité est bien supérieure à ce que nous connaissons dans nos banlieues.



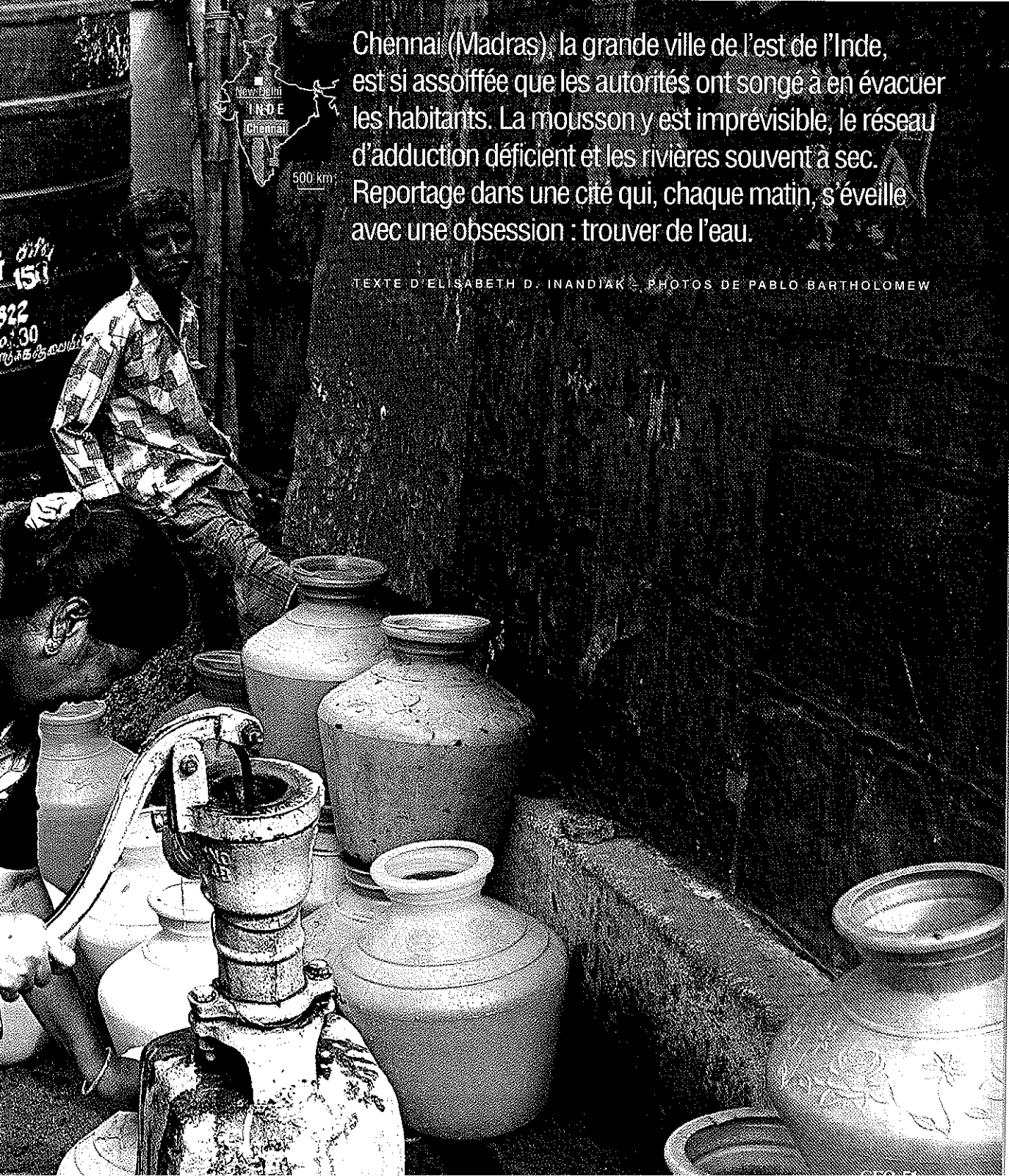
BAN DE L'EAU

# hennai, sept millions



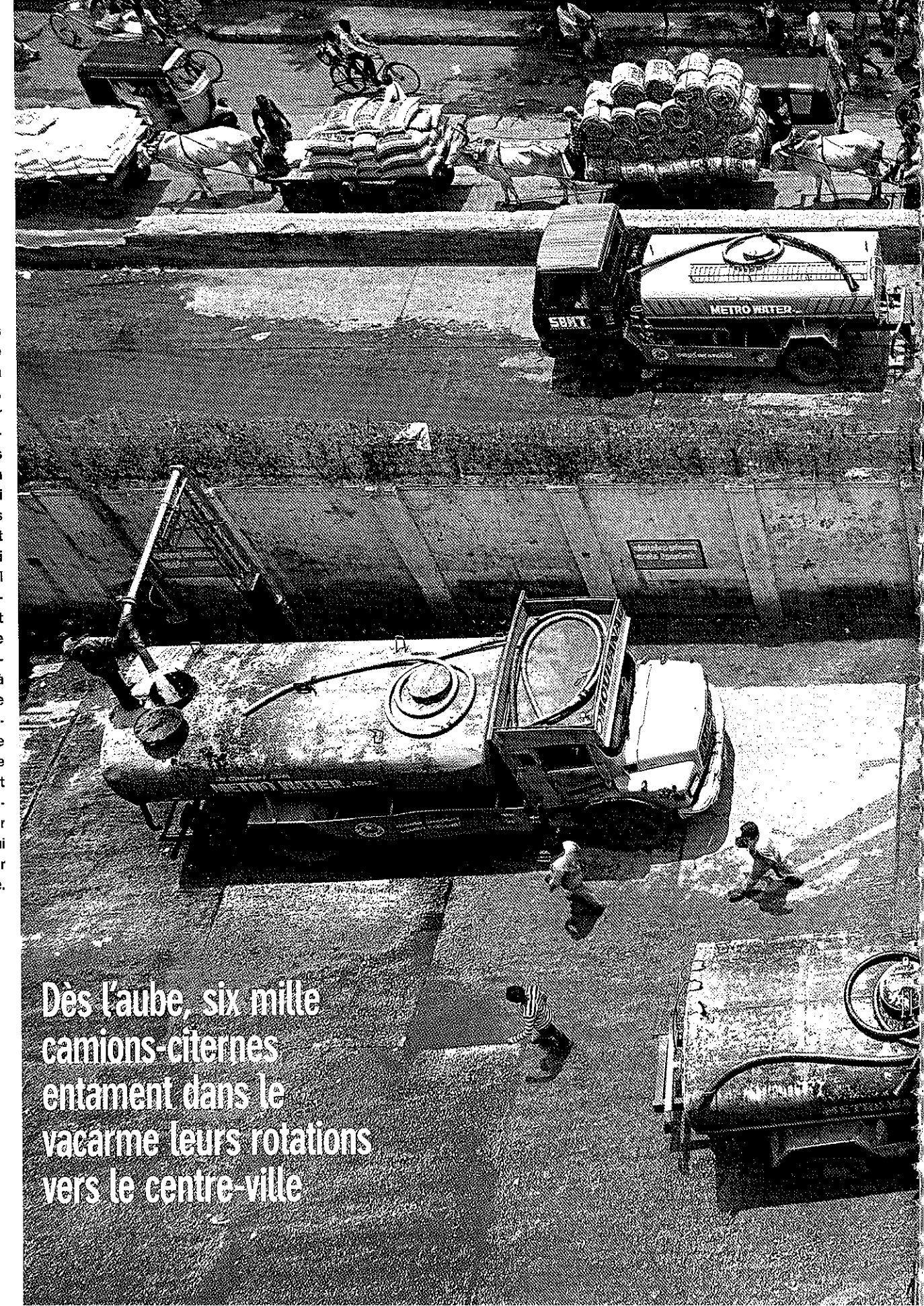
... peripat... Channel  
... l'Inde  
... de l'Inde  
... de l'Inde  
... de l'Inde  
... de l'Inde  
... de l'Inde  
... de l'Inde

# habitants privés d'eau



Chennai (Madras), la grande ville de l'est de l'Inde, est si assoiffée que les autorités ont songé à en évacuer les habitants. La mousson y est imprévisible, le réseau d'adduction déficient et les rivières souvent à sec. Reportage dans une cité qui, chaque matin, s'éveille avec une obsession : trouver de l'eau.


TEXTE D'ELISABETH D. INANDIAK - PHOTOS DE PABLO BARTHOLOMEW



Dès l'aube, six mille  
camions-citernes  
entament dans le  
vacarme leurs rotations  
vers le centre-ville





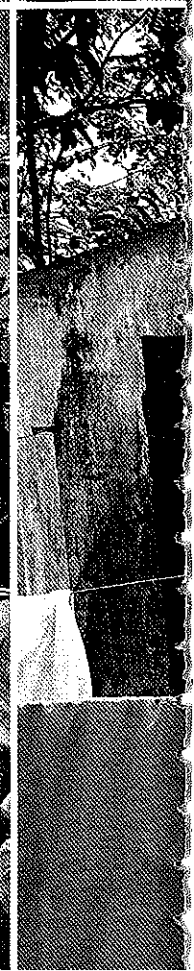
A black and white photograph showing a rural landscape. In the foreground, a large white pipe is partially visible, and a bucket is lying on the ground. The background shows a field with tall grasses and some structures. The text is overlaid on the right side of the image.

## Poussés par la nécessité, les paysans n'hésitent plus à détourner à leur profit les canalisations

Aujourd'hui, les populations les plus touchées par le manque d'eau sont les paysans qui vivent à des dizaines de kilomètres de la ville. Depuis vingt ans, la municipalité de Chennai pompe l'eau de leur sous-sol pour alimenter ses quatre grands réservoirs. Mais la situation s'est aggravée lorsque les paysans ont été autorisés à vendre l'eau de leur puits privé. Appâtés par la perspective d'un gain rapide, plusieurs centaines d'entre eux ont creusé jusqu'à épuisement de la ressource. Au final, beaucoup de cultivateurs démunis, comme celui-ci, au village de Siruvapuri, détournent illégalement l'eau des canalisations alimentant la ville. Nécessité fait loi.



A Chennai plus  
qu'ailleurs, les  
habitants ne sont  
pas égaux devant  
l'eau potable





Dans les appartements de la bourgeoisie, en centre-ville (à gauche), l'eau du robinet provient des canalisations municipales, d'un puits personnel ou de l'eau de la citerne privée ou collective. Parfois même des trois. Et, en cas de besoin, la domestique ira puiser à la fontaine.

Les chauffeurs de camions-citernes sont les rois de la ville, comme ici dans le quartier nord, sur Suryanarayana Road (à droite). Certains n'hésitent pas à vendre «au noir» une partie de leur cargaison. Des comportements anarchiques qui n'arrangent rien...



Dans les villages périphériques, la pénurie d'eau a provoqué une accélération de l'exode rural. Les paysans abandonnent leurs terres pour aller grossir les bidonvilles déjà assoiffés de Chennai (à gauche).

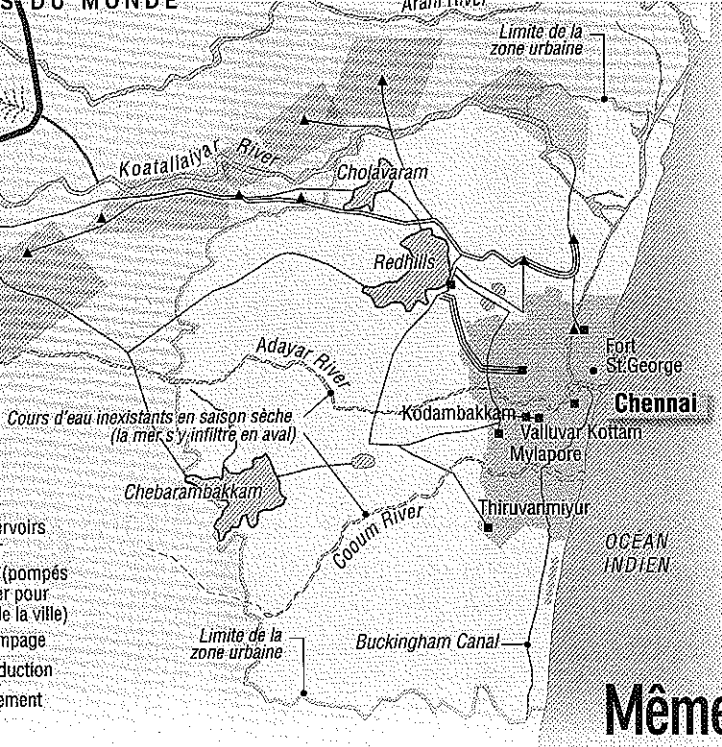
Cette maison (à droite) est équipée d'un système pour la collecte des eaux pluviales qui tombent pendant les moussons, sur une période très courte : moins de trois cents heures par an. L'eau de pluie est drainée jusqu'à la citerne de la cour. Une technique simple, mais insuffisante.

Ici, chaque année,  
avec de l'huile et de  
l'encens, on implore  
la générosité de  
l'esprit des eaux

,  
e  
n.  
u  
u  
-  
e  
u  
e  
n  
s  
s-  
s  
u  
e-  
n-  
lu  
à  
le  
es  
à  
r-  
le  
la  
e.







Cartes : Jacques Péllet



**PRÈS DE LA MER, LOIN DE L'EAU**  
 Chennai est, certes, située au bord de la mer, mais ses caractéristiques hydrographiques ne cessent de poser problème. Les rivières ont un débit insuffisant, les réservoirs sont peu ou pas remplis par la mousson, les puits et les nappes phréatiques sont contaminés ou épuisés, et le réseau d'adduction d'eau est hors d'âge.

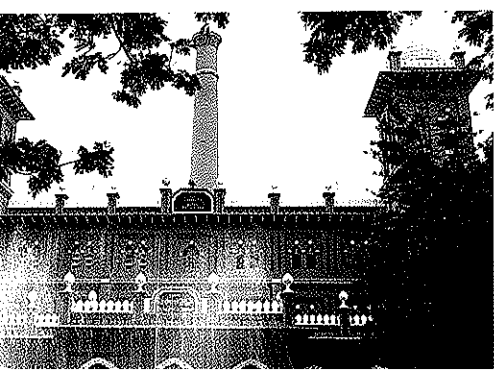
## Même au temps de la colonisation anglaise, l'eau était le problème majeur de la ville

... la mythologie tamoule, si on refuse de l'eau à celui qui en demande, on renaît sous l'apparence d'un lézard. C'est là une bonne parenté pour que les parents ne reçoivent pas d'amis chez nous, en cas de sécheresse. De peur de ne pouvoir leur offrir l'eau nécessaire à leur toilette», raconte, dans un demi-sourire, une étudiante à l'université de Chennai. Au sujet de chaque habitant de Chennai a toujours une bonne histoire à raconter, et comme ils sont sept millions, c'est sûr qu'il se raconte d'histoires dans cette ville sans eau ! Lors d'une visite une maison à louer, les propriétaires font tester l'eau du puits, à la manière dont on teste un grand poisson. Pour que le visiteur juge de sa qualité. Dans les restaurants chics comme dans la plus modeste des gargottes, les lentilles sont servies sur une feuille de bananier. L'économie d'une assiette et de son eau de vaisselle se fait à tous les robinets de Chennai, l'eau coule de faire fonctionner les systèmes d'adduction hors d'âge. Les réparations peuvent prendre des semaines en cas de sécheresse, le réseau est rationné, voire coupé alors plus d'eau du tout.

Chennai, vivante sans eau est devenu une façon de vivre. Une routine quotidienne qui commence dès 5h30 du matin, avec le pompage de Valluvar Kottam, au centre-ville.

Le. Des camions-citernes jaune et bleu s'alignent sous des rampes en métal. Des corbeaux assoiffés planent autour, avides de saisir leur part du festin. Soudain, les vannes crachent 12000 litres d'eau dans la panse de chacun des camions. Une manne qui vient de loin : des puits creusés dans la campagne, à plus de 100 kilomètres au nord. Remplis à ras bord, les camions s'ébranlent alors. Ils sont six mille à quadriller la cité pour livrer l'eau là où il n'y a ni puits ni raccordements avec les canalisations de Metro Water.

Metro Water, alias Chennai Metropolitan Water Supply and Sewerage Board (Office d'approvisionnement et de traitement de l'eau de la ville de Chennai), a été créée en 1978. Selon les différents observateurs qui se battent sur les chiffres, l'entreprise approvisionnerait 50% de la population en eau courante au robinet. Une étude récente signée par un expert indien, David Baram Kuman, estime, quant à elle, que 67% des maisons seraient connectées au réseau ; que 29% de la population prendrait son eau aux pompes et dans les citernes publiques ; et le reste utiliserait des puits. Les camions-citernes, en tout cas, sont devenus l'emblème de Chennai. On les voit partout. Ils desservent tant bien que mal les citernes collectives mises en place dans les quartiers populaires, tout comme les cuves privées des villas. Car, à Chennai, l'eau ne fait pas le tri entre les ►



Cet immeuble, témoin du passé colonial britannique, abrite les bureaux de la Metro Water, l'office public des eaux, créé en 1978, et qui ne couvrirait que 50 à 65% des besoins en eau de la ville.

**Contribution invisible. Succès visible.**

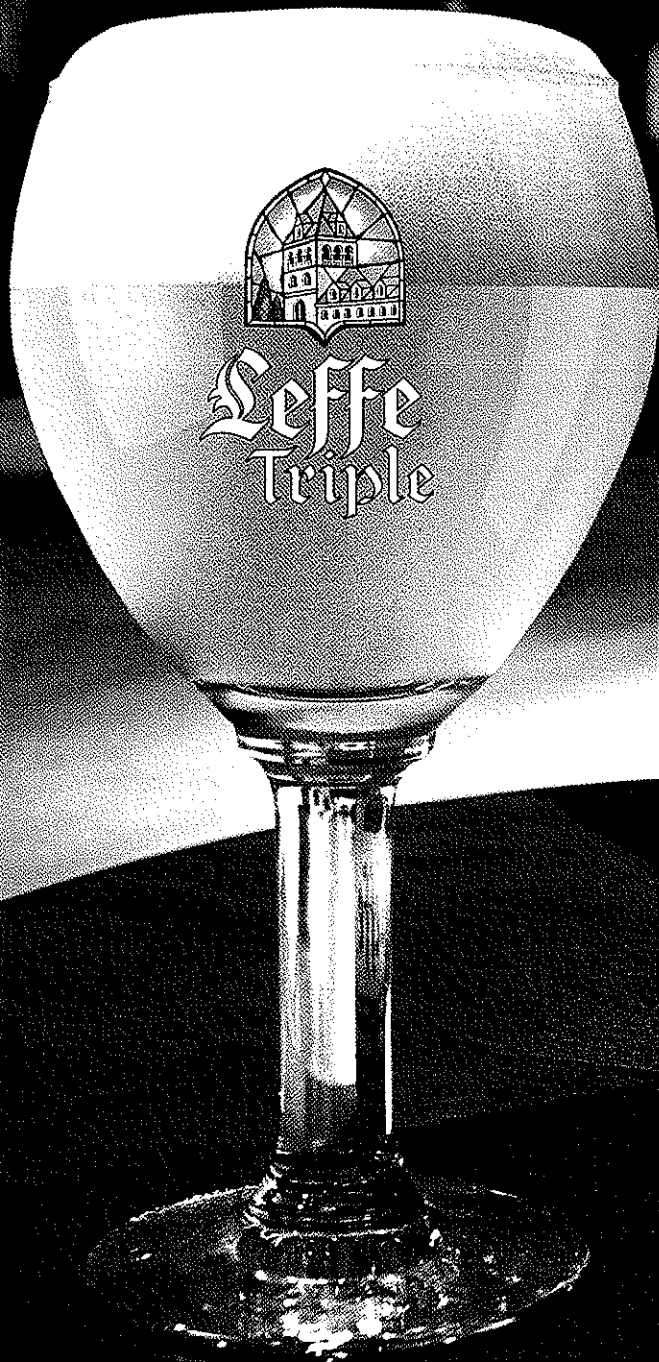
**Contribution invisible** – Nos systèmes d'isolation innovants, on ne les voit pas mais on en ressent tout le confort. Dans beaucoup de cas, ils permettent en effet une meilleure isolation thermique et une isolation plus efficace des matériaux. Ils contribuent ainsi à économiser durablement l'énergie. Comme dans le bâtiment de la  
**E de Fontenay-sous-Bois, près de Paris.**

**Contribution visible** – De telles solutions, nous les développons et les mettons en partenariat avec nos clients de nombreuses entreprises industrielles. Optimisation des procédés et de la qualité de production des coûts constituent pour eux les résultats bien visibles de ce partenariat. Jour après jour, nous contribuons à la satisfaction de nos clients et à l'amélioration de la qualité de vie pour tous.

fr

\* L'empreinte de la chimie

Leffe lui a donné le nom de Leffe Triple.  
D'abord pour la triple fermentation.  
Ensuite pour la richesse des saveurs.  
Et enfin pour l'aspect trouble.



Leffe Triple, nouveau moment de saveur.

[www.lefferverescence.com](http://www.lefferverescence.com)

UN ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

# Il y a trente ans déjà, les quatre grands réservoirs de l'Ouest ne répondaient plus à la demande



Au réservoir de Redhills, cet ingénieur contrôle le système qui propulse l'eau jusqu'aux stations de pompage du centre-ville. Ce réservoir de 93,5 millions de mètres cubes est rarement plein.

► riches et les pauvres. Elle manque partout. Et la pénurie ne risque pas de s'arranger, puisque, en 2021, on estime que la population urbaine atteindra dix millions d'habitants, 43 % de plus qu'aujourd'hui.

Le problème remonte à la fondation même de la ville. Chennai, autrefois Madras, située au bord de l'océan Indien, dans l'Etat du Tamil Nadu, est la seule grande cité indienne à ne pas avoir été bâtie autour d'un fleuve ou d'une rivière pérenne. En 1640, lorsque les Britanniques installèrent un avant-poste commercial près du fort St. George, Madras n'était encore qu'une constellation de villages de pêcheurs éparpillés le long de la côte sud-est. Sa configuration géographique ne prédestinait en rien ce simple comptoir à devenir une métropole. Autre problème majeur : la mousson du sud-ouest, qui arrive dans la région chaque année au mois de mai ou juin. Elle passe en grande partie à côté de Chennai. Les nuages gorgés de pluie avancent vers le Kerala, puis remontent, en évitant le Tamil Nadu. L'eau se déverse ensuite sur le reste de l'Inde, et la mousson, qui bascule vers le sud, n'offre à la ville qu'une queue de comète humide. Au pire, quinze jours de grosses averses, au mieux, un mois. Quant à la mousson du nord-est (octobre-décembre), elle est souvent déficiente. Au total, Chennai reçoit 1,30 mètre de pluie par an, à peine le double de ce qui tombe en Ile-de-France. Cette quantité n'est, certes, pas négligeable, mais elle s'abat sur la ville en moins de trois cents heures par an. Avant de disparaître engloutie par la mer, l'eau du ciel, peu ou pas captée, glisse ainsi brutalement dans les rues asphaltées, déborde des zones entières, provoquant parfois de terribles inondations, comme en novembre et décembre dernier où 672 personnes périrent. Paradoxal destin que de mourir noyé dans une ville sèche !

Comment, dans ces conditions, alimenter chaque jour sept millions de personnes en eau ? On comprend le défi qui se pose à tous les gouvernements du Tamil Nadu... et qui, faute de résultats probants, les destitue un à un. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. L'histoire de Chennai se confond avec celle d'une lutte permanente pour la quête de l'eau. En 1976 déjà, les quatre grands réservoirs à l'ouest de la ville ne suffisaient plus à satisfaire les besoins. Les autorités lancèrent alors deux projets ruineux pour canaliser l'eau des fleuves Krishna et Cauvery. Deux échecs re-

tentissants. Le Krishna coule dans l'Andhra Pradesh, à 170 kilomètres au nord de Chennai. Le projet de captage de ses eaux devait permettre de fournir 912 millions de litres par jour à Chennai. Largement suffisant pour couvrir les besoins. Or, depuis la mise en service du canal d'adduction, l'Andhra Pradesh n'ouvre les vannes que les années de grosse mousson, précisément lorsque Chennai n'a pas besoin d'eau ! Les années de faibles précipitations, il garde l'eau pour lui. Circonstance aggravante : avant d'atteindre la ville, son canal à ciel ouvert traverse des terres arides ; et les paysans puisent sans retenue pour irriguer les champs.

## Les déchets industriels ont fini par contaminer les nappes phréatiques

Le lac de Veeranam – second projet – devait fournir, via 200 kilomètres de canalisations, 150 millions de litres d'eau par jour à Chennai. La réalisation fut confiée à une société locale, associée à une firme grecque. Mais les pipe-lines n'ont pas résisté à la pression. Défaut technique... Résultat : en 1977, alors que 150 kilomètres de canalisations étaient en place, la construction fut abandonnée... En 2004, le canal fut certes remis en service. Mais les paysans du Karnataka protestèrent contre ce « pillage ». Querelles incessantes entre cet Etat et son voisin le Tamil Nadu. Le lac de Veeranam est, en effet, alimenté par le fleuve Cauvery qui prend sa source dans leur région. Du coup, le système fonctionne, mais mal. Exit, donc, les grands rêves de canalisation des fleuves. L'eau restait malheureusement toujours aussi rare. Alors que les besoins de la ville, eux, se multipliaient, alimentés par la demande des industries de la région : produits pétrochimiques, pharmaceutiques, industrie du bois, textile. Une croissance, qui, au-delà de la consommation d'eau accrue, a provoqué un effet pervers : la pollution de l'eau causée par l'enfouissement des déchets industriels sur des sites perméables...

En 2002, la municipalité s'est attaquée à un autre chantier destiné à guérir Chennai. Elle a promulgué un décret rendant obligatoire la collecte des eaux pluviales pour tous les bâtiments et maisons. Comment ? En demandant aux habitants, dans le cadre du plan RWH (Rainwater Harvesting), de placer sur leur toit des récepteurs et des conduites, afin de drainer l'eau jusqu'aux puits ou jusqu'aux cana- ►



Le bassin du temple de Kapaleeswarar est l'un des nombreux bassins de Chennai. Remis à flot en 2005, il fait partie d'un système d'irrigation ancestral qui, aujourd'hui, fait ses preuves.

## Le retour à la technique ancestrale des bassins traditionnels pourrait, enfin, changer la donne

Les municipalités renflouant la nappe phréatique. Selon Metro Water, 86 % des maisons et des bâtiments sont équipés de ce système. Beau résultat, mais le manque de pluie et les mauvaises installations, mises en œuvre conformément à la loi, ne permettent pas de remédier de manière continue.

Les dernières années, tous les regards se sont alors tournés vers l'océan. Il a toujours été là, immense. Jusqu'à présent, on ne regardait sans le voir. Et s'il était, lui, «la» solution au dessalement comme à Singapour ou dans les autres pays arabes ? En 2003, Metro Water a lancé un appel pour une gigantesque usine de dessalement (320 millions de litres d'eau par jour), la plus importante d'Inde. Une société russe l'a emportée, mais Metro Water a refusé la proposition et relancé l'appel d'offres. L'entreprise a finalement dû porter l'affaire devant les tribunaux, accusant Metro Water de corruption. Aujourd'hui, la haute cour est toujours en train d'examiner le dossier ! Et le dessalement, vital, reste en plan...

### Un prix trop salée, l'eau du puits rendait le riz immangeable

Les experts, certes, s'en réjouissent. Ils estiment que dessaler l'eau géante consommerait trop d'énergie, que son coût serait très élevé ; pire, qu'elle conduirait à un désastre écologique : les effluents augmenteraient la salinité du littoral, tueraient la faune et ruindraient la flore aquatiques, bref, nuiraient aux milliers de pêcheurs côtiers. Pour l'instant, Chennai se contente, à titre expérimental, de faire tourner de petites usines de dessalement. Encourageant, mais pas sûr. Voire inutile. En effet, avant de dessaler la mer, pourquoi ne s'attaque-t-on pas aux puits privés, comme le réclament les centaines de particuliers à Chennai ? Srinivasan, ancien hôtelier, est l'un d'eux. «Il y a dix ans, quand mon fils lavait le lait que ma femme faisait bouillir dans une machine à laver à l'eau du puits, tournait. Le riz prenait une couleur bizarre. Je fis tester l'eau. Résultat ? Mon puits était salé par la mer ! Depuis, tous les quatre jours, pour

les six familles de notre immeuble, un camion-citerne livre 12 000 litres d'eau, pour 950 roupies.» Un prix délirant (l'équivalent de 16 euros, alors que 30 euros est un salaire mensuel courant), pour payer, de surcroît, de l'eau non potable ! Pour boire, Srinivasan et sa famille achètent donc des bonbonnes : 20 roupies (0,33 euro) les 30 litres.

Dans ce quartier de Thiruvannamiyur, à la limite sud de la ville, à 200 mètres de l'océan, l'habitation modeste de Srinivasan voisine avec des baraques de pêcheurs et des résidences qui possèdent terrasse et vue sur la mer. Riche ou pauvre, aucune habitation n'est desservie par les canalisations. Et les puits sont saumâtres. Chaque matin, les femmes des pêcheurs rejoignent les citernes pour remplir leur jarre en plastique. En cas de pénurie ou de sécheresse, l'eau sera rationnée, à raison d'une jarre d'eau par porteuse.

Et pas seulement dans Chennai intra muros. En effet, aujourd'hui, les populations véritablement exclues de l'eau vivent au-delà de la ville. C'est là, chez les paysans des campagnes environnantes, que, depuis plus de vingt ans, Chennai pompe l'eau pour alimenter ses quatre réservoirs. Et depuis la sécheresse de 2003, le phénomène s'est accentué. Cette année-là, la pluviosité avait chuté à 40 % de la normale. Pendant neuf mois, plus aucune goutte ne s'écoulait dans les canalisations. Les puits domestiques étaient secs. «En janvier 2004, nous avons carrément frôlé l'évacuation de la ville», raconte Shila Pria, qui était alors le premier secrétaire du gouverneur du Tamil Nadu. Réagissant au plus pressé, Metro Water mobilisa treize mille camions-citernes qui s'en allèrent pomper de l'eau jusqu'à 150 kilomètres de Chennai. Les camions effectuaient entre trois et qua- ▶

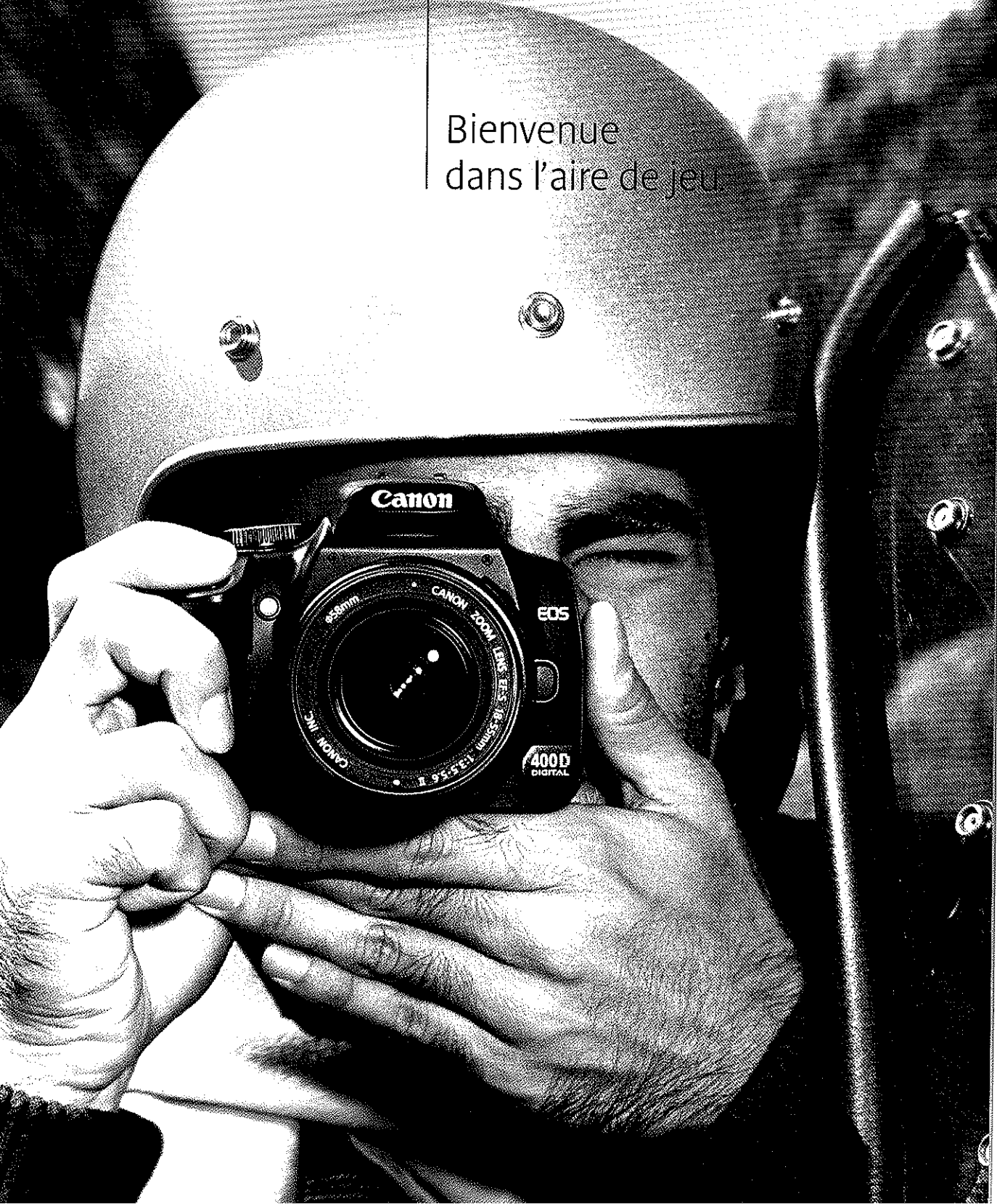


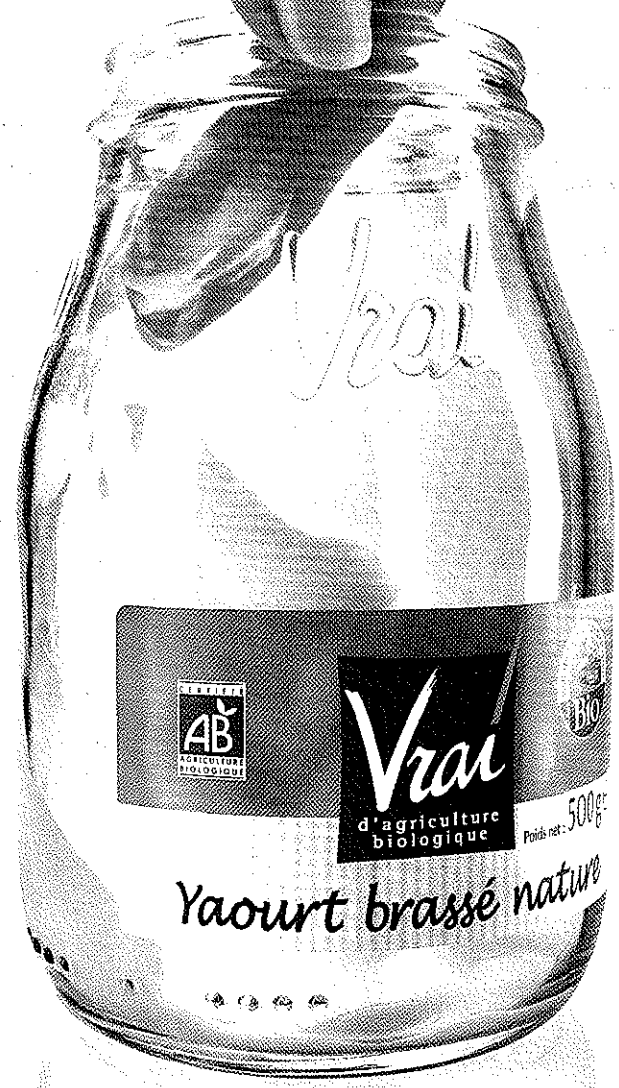
Profitant de sa situation face à l'océan Indien, Chennai envisage de dessaler massivement l'eau de la mer.

you can\*  
**Canon**  
Bien sûr, vous pouvez.

**EOS 400D DIGITAL** Les grandes images sont là, partout, attendant d'être capturées. Avec sa cadence de prises de vues à 3 images/seconde et sa vitesse de mise en route en 0,2 seconde seulement, le nouvel EOS 400D est aussi rapide que vous. Vous voulez jouer ? Alors rejoignez-nous sur [www.canon.fr/eos400d](http://www.canon.fr/eos400d)

Bienvenue  
dans l'aire de jeu



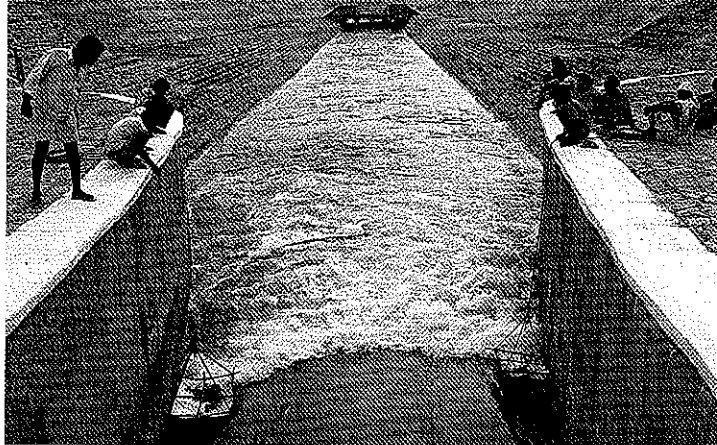


**CERTAINS GESTES POUR  
L'ENVIRONNEMENT SONT MEILLEURS  
QUE D'AUTRES.**



**LE BONHEUR EST DANS LE VRAI.**

# A Chennai, prétendent certains experts, il n'y a pas de réelle pénurie d'eau, mais une gestion catastrophique



Venu de l'Andhra Pradesh, l'Etat voisin, ce canal est censé fournir 912 millions de litres par jour à Chennai. Mais les autorités n'ouvrent les vannes que lorsque l'Etat lui-même n'a plus besoin d'eau.

► tre rotations par jour et leurs chauffeurs étaient devenus les rois de la ville. Moyennant un bakchich, ils remplissaient telle ou telle cuve en priorité, puis déversaient le liquide restant dans les réservoirs publics. La pénurie était telle que le gouvernement autorisa les paysans à vendre l'eau de leur puits privé. Grisés par la perspective d'un gain rapide, plusieurs milliers d'entre eux contractèrent des emprunts pour forer des puits de plus en plus profonds. Las ! Ceux-ci s'asséchèrent rapidement. Rendant impossible pour les paysans le retour à leur vie agricole. L'histoire finira par un exode rural, direction Chennai, aboutissant à gonfler la population urbaine et accroissant encore la demande d'eau !

## Les bassins d'eau claire, où les poissons pullulaient, ne sont plus que des souvenirs

Exemple de cette situation ubuesque ? Le village de Tiruvallur, à 50 kilomètres. En deux ans, six des treize puits se sont taris. Les sept autres pompent encore, à raison de quinze heures par jour, à 50 mètres de profondeur – au-delà, on tomberait au niveau de la mer – et prélèvent une eau qui, par des canalisations, abreuve l'un des grands réservoirs, celui de Redhills. Jusqu'au moment où il n'y en aura plus, et, qu'à son tour, ce village assoiffé réclamera sa part. « On ne peut pas lutter contre la pénurie d'eau à Chennai, lance P. K. Natesan, ex-chef d'entreprise, habitant du lieu : « Car il n'y a pas de pénurie, mais une gestion catastrophique. »

Comme P. K. Natesan, S. Janakarajan, professeur à l'Institut d'études du développement appartient à cette avant-garde d'intellectuels qui tente de trouver des solutions. L'une d'elles ne serait-elle pas de revenir aux usages ancestraux ? « Il y a deux mille ans, aime à rappeler S. Janakarajan, le Tamil Nadu était, tout comme aujourd'hui, privé des grosses pluies de la mousson du sud-ouest. Pour irriguer leurs campagnes, les Tamouls avaient construit un réseau d'"ery" (bassins) chargés de recueillir l'eau des averses, brèves mais abondantes. » S. Janakarajan est persuadé que la réhabilitation de cet ingénieux réseau permettrait à Chennai d'atteindre l'autosuffisance en eau. Il travaille depuis des années à la restauration du système, à l'établissement d'un inventaire et d'une carte hydrologique. La seule région de Chennai compterait plus de trois mille ery, dont la plupart sont taris ou comblés. A l'origine, ces bassins étaient reliés par des

canaux, entretenus, et l'eau y circulait bien. Ceux qui étaient situés en amont ne devaient jamais être ouverts à l'irrigation avant que le plus en aval de la chaîne ne soit rempli. Et la règle était respectée, car ce dernier bassin était réservé au roi ou au temple ! La détérioration du système s'est hélas amorcée après l'indépendance de l'Inde, lorsque l'exploitation des eaux par pompage électrique a été encouragée et subventionnée. Toute une classe de paysans s'est enrichie grâce à ces techniques. Seuls les villageois les plus pauvres, ceux qui ne pouvaient pas se payer de pompe, ont continué à s'intéresser à la science millénaire des ery, mais sans avoir les moyens d'en entretenir le réseau.

Depuis que son puits, trop salé, est inutilisable, Srinivasan est de ceux qui pensent que les bassins traditionnels doivent être restaurés. Curés et entretenus, ils pourraient réduire la surexploitation des puits privés et, ce faisant, ménager la nappe phréatique de Chennai. Srinivasan a monté un comité pour réhabiliter le bassin de Marundeeswara, adjacent au temple shivaïte de son quartier : « Enfant, à la sortie de l'école, je plongeais dans une eau claire, poissonneuse. Depuis 1990, le bassin est à sec. La nappe phréatique a chuté de 5 à 17 mètres », note-t-il avec amertume.

Les membres du comité ont bâti un système de captage des pluies le long de l'autoroute. L'eau est drainée jusqu'au bassin par des canalisations. En deux ans, la nappe phréatique est déjà remontée de 6 mètres. Lorsqu'elle atteindra son niveau d'il y a cinquante ans, le bassin se remplira à nouveau, par capillarité. Patience. A quelques kilomètres au nord, dans le vieux quartier de Mylapore, l'air sent le jasmin et le lait brûlant servi avec le thé. En fin d'après-midi, la foule des dévots ne se concentre plus autour des citernes, mais près d'un autre bassin remis en eau, celui du temple de Kapaleeswarar. Ici, des milliers de poissons-chats se disputent le riz qu'on leur jette. Les habitants auraient toutes les raisons de se réjouir. Mais les poissons-chats s'y sont multipliés. Et lorsque monte la chaleur de l'été, le niveau d'eau qui baisse les asphyxie. La fable est cruelle... ■

Elisabeth D. Inandiak



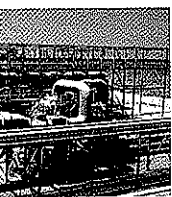
POUR ALLER PLUS LOIN : Sur notre site [www.geomagazine.fr](http://www.geomagazine.fr), venez découvrir de nombreuses photos inédites du reportage réalisé par Pablo Bartholomew à Chennai. Retrouvez également les archives des autres retours de mission de nos reporters.

# Quatre solutions pour sauver villes qui manquent d'eau

pour pallier une déficience en eau ou résoudre les pénuries, différentes techniques ont été expérimentées à travers le monde. Avec plus ou moins de succès.

L'Organisation mondiale de la santé (OMS), un milliard de personnes, soit plus d'une sur deux, n'ont pas accès à l'eau potable et plus de 4 000 enfants meurent chaque jour de maladies diarrhéiques, causées par des eaux insalubres. L'explosion démographique mondiale, conjuguée à l'industrialisation et à l'urbanisation, va par ailleurs encore augmenter les besoins en eau douce. Une situation quasi explosive, qui concerne malheureusement de nombreuses mégapoles : Jakarta, Lagos, Manille, Séoul, Le Caire... Expliquent certains experts, comme Jean-François Oudinot, directeur de l'Office international de l'eau, que ce n'est pas à destination dans la plupart des cités, mais pas à destination dans la plupart des cités, mais pas à destination dans la plupart des cités, mais pas à destination dans la plupart des cités, mais pas à destination dans la plupart des cités.

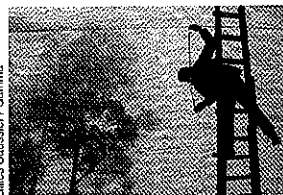
## 1. CAPTER LA MER : AMBITIEUX



Station de dessalement (ici, à Oman) la plus moderne et la plus chère.

C'est une réalité dans les pays qui ont les moyens de s'offrir cette technologie (Arabie saoudite, Emirats arabes unis, Israël). Plus de 12 500 unités produisent 1 % de l'eau consommée dans le monde. Le procédé thermique, gourmand en énergie, n'est pas à la faveur des pays riches. Mais une autre technologie, le dessalement par osmose inverse, est plus répandue, comme l'Algérie, où plusieurs usines sont en construction. Mais transformer l'eau de mer en eau douce est une opération coûteuse : environ trois fois plus chère (0,8 euro par mètre cube) que de la puiser dans des puits souterrains ou de la capter dans des rivières. Au coût de production, la publication britannique de l'International Water Intelligence prévoit un doublement des capacités de dessalement au cours des dix années à venir, de 30 à 60 millions de mètres cubes par jour. Sur les dix villes de plus de 1 million d'habitants qui n'ont pas de suffisamment d'eau douce, quarante sont situées en bord de mer et donc susceptibles d'être équipées de ce type. On en trouve beaucoup dans de nombreux pays. Et la plus grande usine de dessalement d'Europe (200 000 mètres cubes par jour) sera prochainement construite à Barcelone.

## 2. CAPTER LES BRUMES ET LA ROSÉE : POÉTIQUE



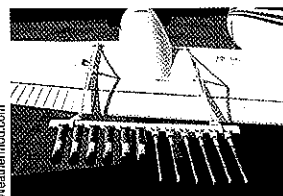
Cilles Gausssler / Gamma

Des capteurs de brumes ont été installés au Chili.

Des filets de brouillard, poussés par le vent, se prennent dans les mailles, tombent dans des gouttières et alimentent un réservoir. La méthode, valable dans des conditions climatiques particulières, s'est développée à Hawaï, aux îles Canaries, en Croatie, au Pérou... Aujourd'hui, les chercheurs s'intéressent à la collecte de la rosée.

Cette technique, imaginée par des Canadiens, a été inaugurée en 1992 dans le village de Chungungo, au Chili, l'une des régions les plus arides du monde. Elle consiste à tendre des filets en polypropylène entre deux poteaux. La nuit, les goutte-

## 3. FAIRE TOMBER LA PLUIE : RADICAL



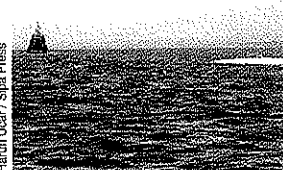
Weathermod.com

Cet avion est équipé pour «ensemencer» les nuages.

et pleuvoir là où le besoin se fait sentir. Ce procédé coûteux et peu écologique est surtout utilisé pour l'irrigation.

Dans d'autres pays (Chine, Grèce, Israël, Maroc), on a appris à faire tomber artificiellement la pluie. Les météorologues repèrent les nuages au radar, envoient des avions qui libèrent des vapeurs d'iodure d'argent, faisant condenser les gouttes

## 4. «REMORQUER» L'EAU : SURPRENANT



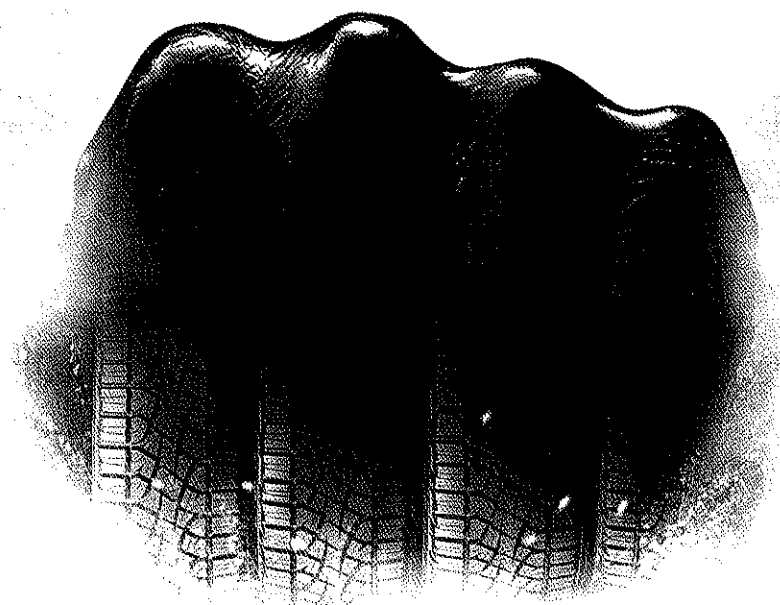
Hacim Ucar / Sipa Press

Le procédé est aujourd'hui utilisé en Méditerranée.

l'Arctique à l'Arabie saoudite, évoquée dans les années soixante, n'a jamais été mise en pratique : le glaçon aurait perdu 20 % de son volume au cours du voyage ! ■

Certaines résidences de tourisme de la côte chypriote sont approvisionnées par voie maritime. Captée en Turquie, l'eau douce est conditionnée dans d'immenses poches de plastique et acheminée par bateau. L'idée de remorquer des icebergs de

# PIRELLI



## TYRE REVOLUTION\* POUR LES MEILLEURS SUV DU MARCHE.

conduisez l'un des meilleurs SUV du monde, vous ne voulez faire aucun compromis entre performance, confort et silence, et ce quel que soit le terrain. C'est pourquoi Pirelli Scorpion ATR est votre partenaire privilégié pour une maîtrise totale.



SANS MAITRISE, LA PUISSANCE N'EST RIEN.

o Ramos, un pionnier du surf (au  
os), a fondé un club à la Rocinha,  
favela, il forme une vingtaine  
un sport de glisse exigeant sur  
discipline. Les adolescents  
d'abord le respect de l'horaire  
ous, puis celui des consignes de  
de l'entretien du matériel.





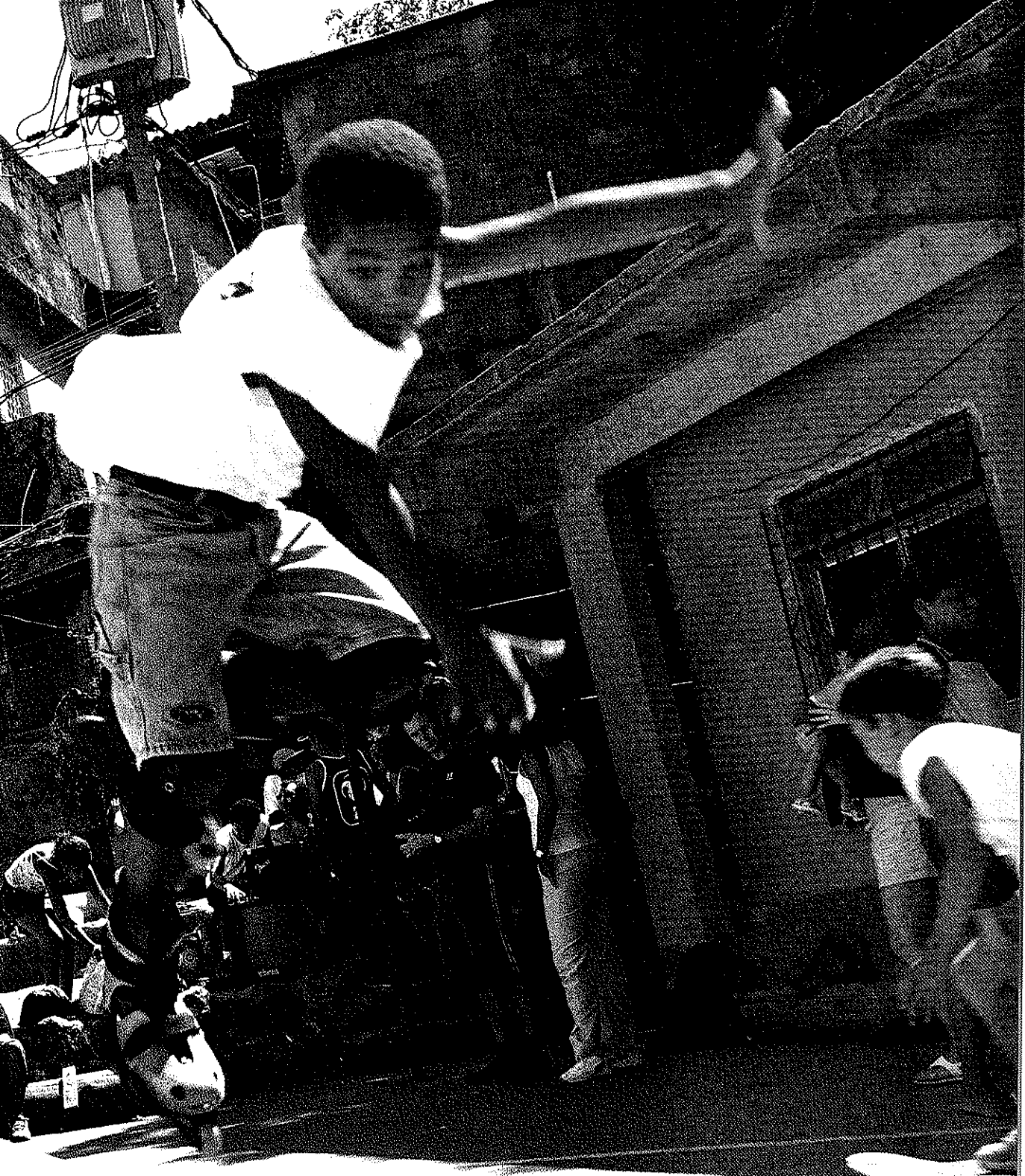
**AU BAN DU DROIT**

# Rio : dans la favela hors-la-loi, c'est le sport qui éduque les enfants

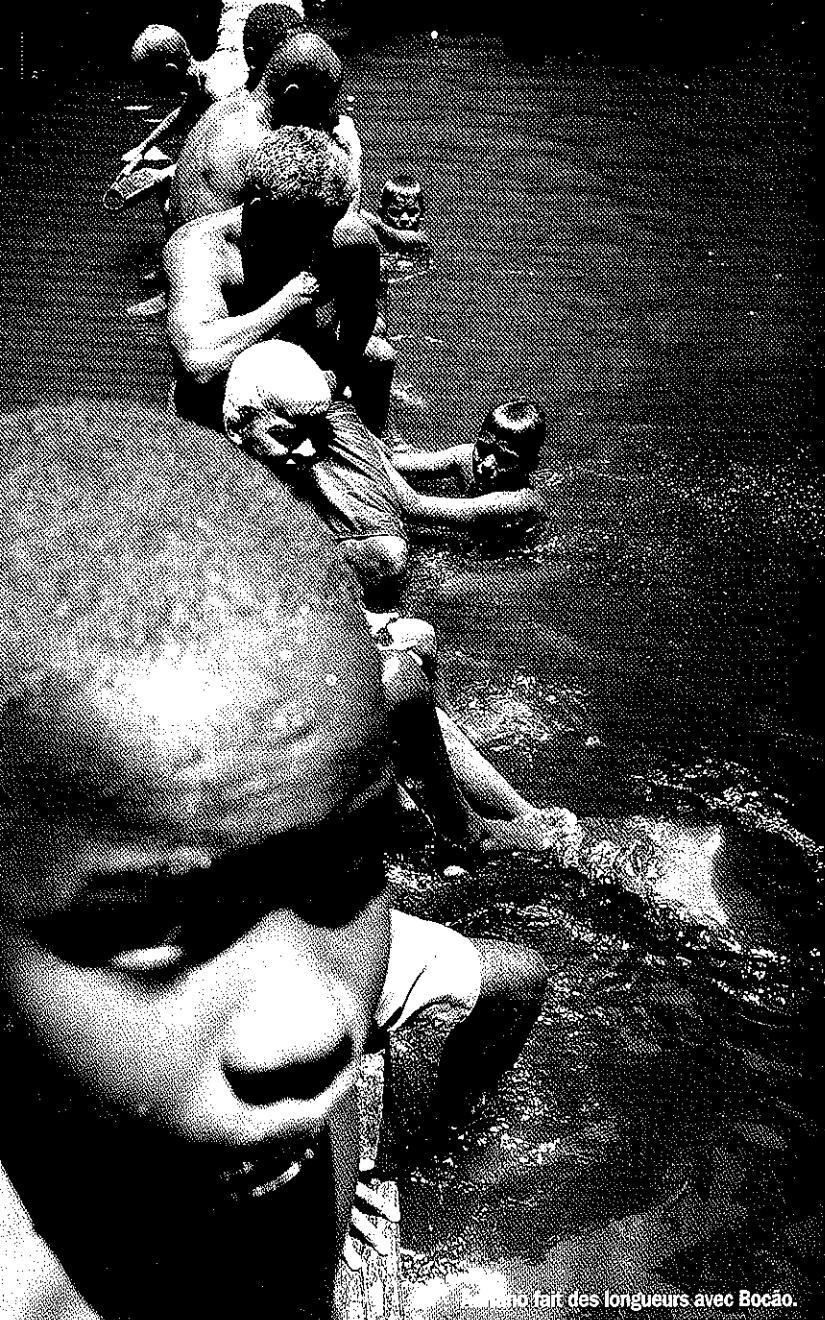
Le Brésil est un Etat de droit. Mais à Rio, dans les favelas, ce sont les gangs de la drogue qui font la loi et les enfants basculent rapidement dans la délinquance. Surprise : dans un tel univers, seul le sport parvient à imposer des règles de civisme.

PAR JACQUES DENIS - PHOTOS DE PIERRE MÉRIMÉE





En haut de la favela, cette place de village improvisée sert de lieu de réunion, espace théâtral quelquefois, terrain de sport souvent. C'est Nando, un champion de VTT et cofondateur de l'Atletas Skate Bikers Rollers, une association regroupant une soixantaine de gamins fans de skate ou de rollers, qui organise des tournois. Avec son associé Rubens, il cherche à détourner les petits du trafic de drogue.



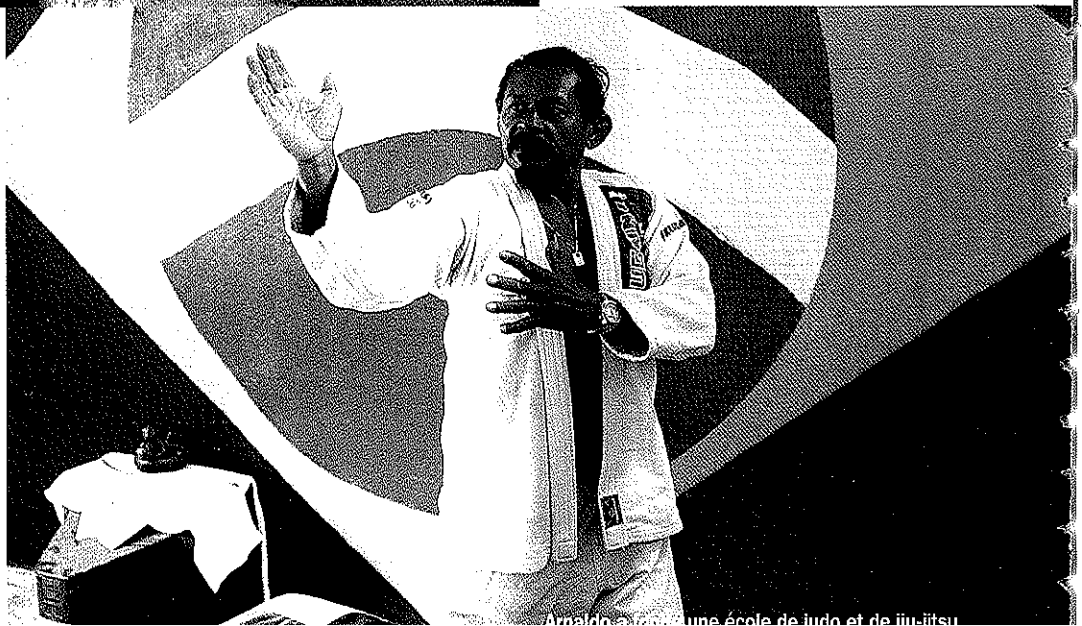
Barreno fait des longueurs avec Bocão.



Dyonisio Lázario est champion de boxe.

Nées dans la favela, de fortes personnalités servent à la fois de moniteurs, d'arbitres et de modèles

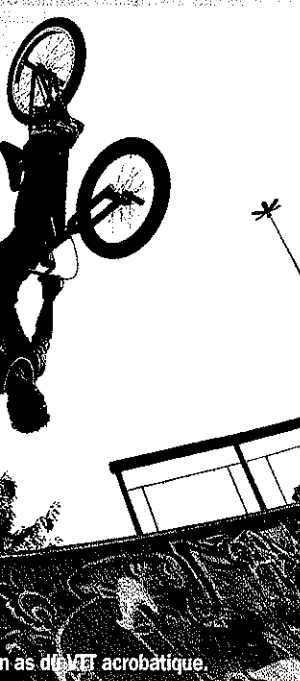
lent Adriano,  
ou Popo,  
sont orphelins,  
démunis.  
Le grand surfeur  
emmène en  
Rocinha faire  
eurs dans la  
eau qui alimen-  
artier chic de  
-dessus). Les  
fants s'inven-  
famille dans le  
kate ou le foot.



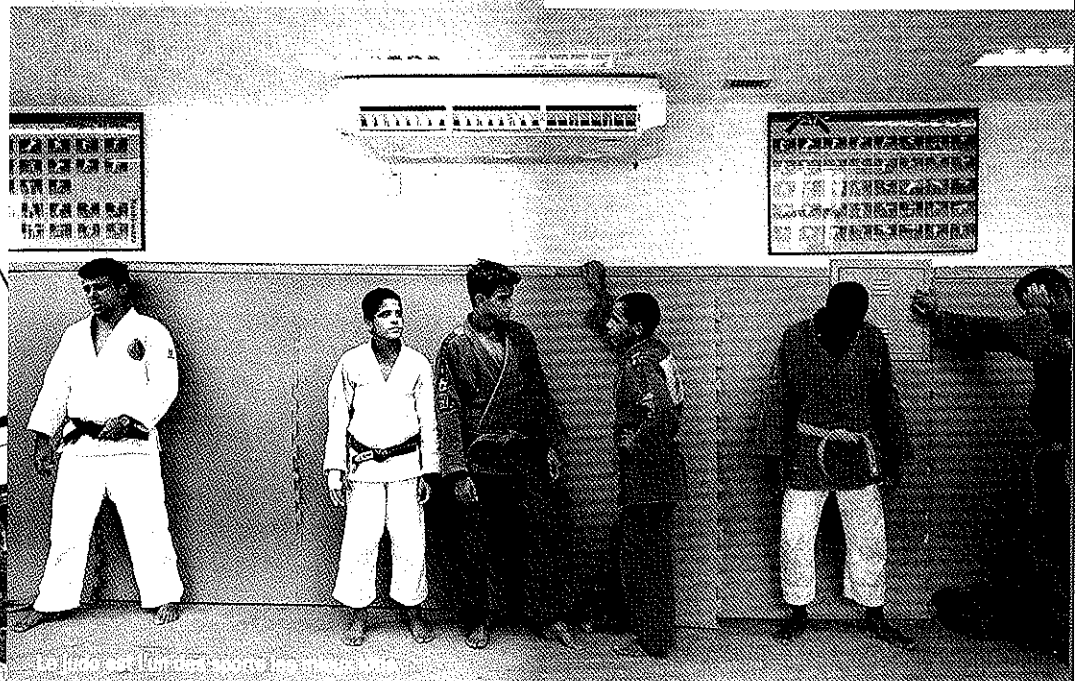
Arnaldo a fondé une école de judo et de jiu-jitsu



Ils sont médaillés olympiques ou livreurs de journaux. Peu ou mal soutenus par la préfecture de Rio, ces hommes luttent pour récupérer des gosses à la dérive. L'Etat, lui, fait un petit effort. Pour les Jeux panaméricains, en juillet 2007, le programme d'intégration sociale devrait bénéficier à huit cents enfants de la Rocinha.



n as dit acrobatique.



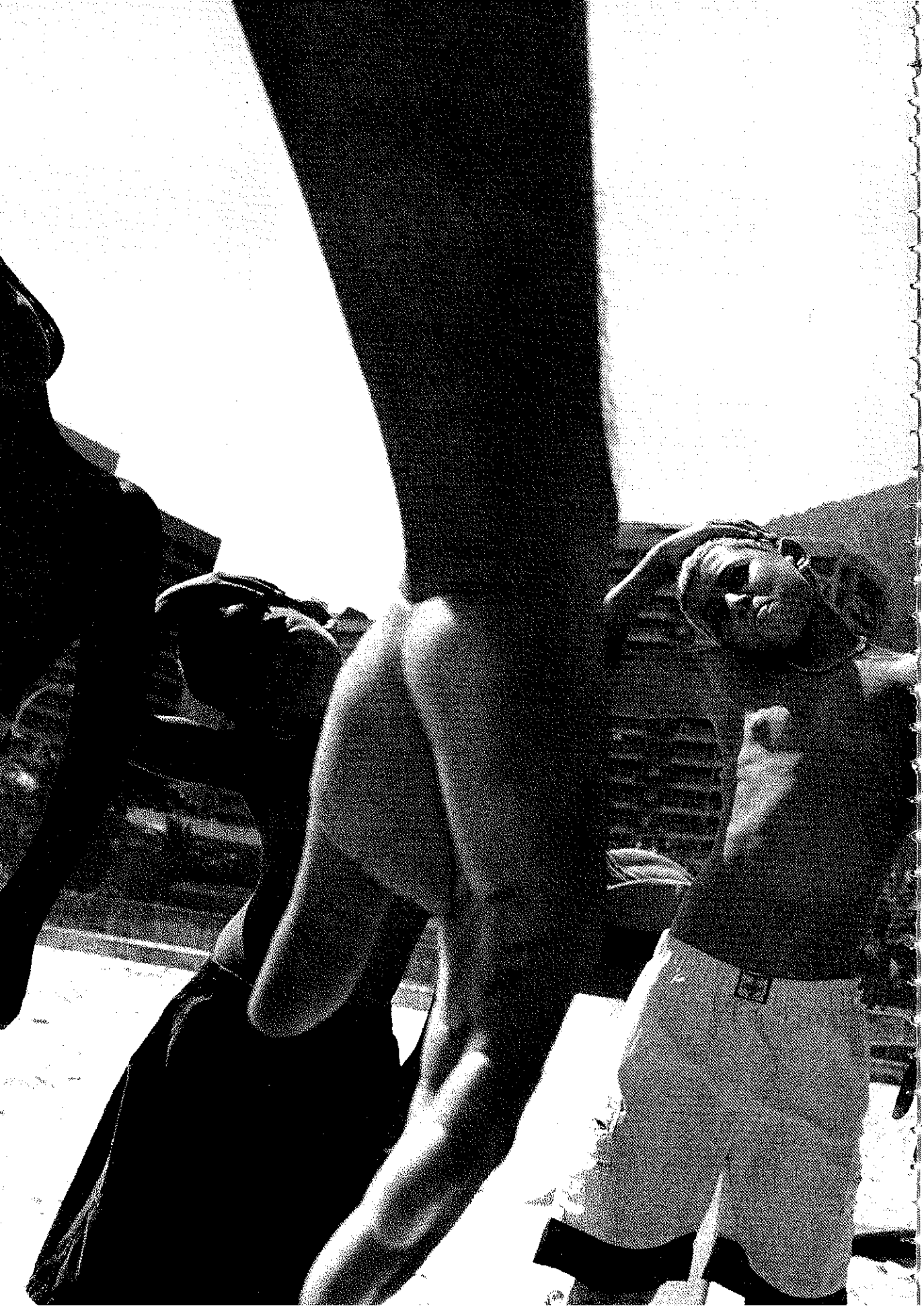
Le judo est l'un des sports les plus populaires.



e surfeur.



Rubens est le fondateur du Judo Club.



## L'échauffement est la première étape dans l'apprentissage de la rigueur

Le surfeur José Ricardo Ramos, alias «Bocão», dirige la séance d'étirement de ses élèves. Sur la plage de São Conrado, au pied d'un hôtel désaffecté, ce sportif respecté inculque, avec la mise en train des corps, le respect de soi et la notion de limites physiques. Bocão rêve de faire des gosses qu'il entraîne des champions de citoyenneté. Et de les expédier sur les bancs de l'école.



illiers de fanions tapissent encore de jaune et vert la via Appia, l'une des artères de la Rocinha, colline de masures en plein centre de Rio. La suite de la Seleção, l'équipe du Brésil, face à la coupe à la dernière Coupe du Monde, est encore sur les mémoires. En contrebas, au sortir du tunnel, saturé d'hydrocarbures par l'incessant trafic, deux équipes s'agitent sur un rectangle pelé, un grillage criblé de trous. «Le seul terrain de football de la communauté», grogne Eduardo, livreur d'un râblé au regard glaçant qui a passé la moitié de sa vie dans un entraînement de foot. Chaussettes et crampons affûtés, il donne de la voix et du rythme : «Passe ton ballon ! Ne fais pas de faute ! Joue colles ! Les gamins obéissent sans broncher.

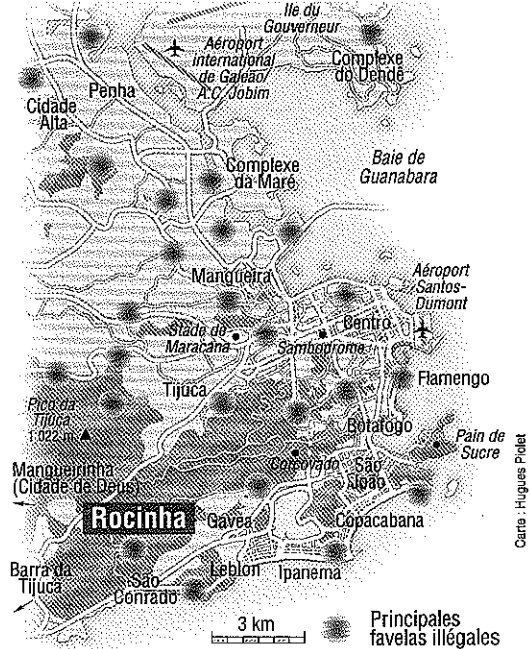
Car la Rocinha, comme toutes les favelas, est une zone de non-droit et de guerre des gangs. La police pénètre. Pas la loi...», explique, barrières sur tunique gris souris, le colonel Ubiratan



lui de cadastre d'ailleurs, relève de la douce utopie), on sait qui fait la loi : les «Amis des Amis». A chaque coin de rue, le sigle ADA rappelle l'emprise du business de la «po» (cocaïne) et de la «maconha» (herbe). Cette mafia surarmée est l'une des trois organisations criminelles qui enrôlent très tôt des pré-adolescents de la Rocinha, comme «falcões», guetteurs. Le falcão sera posté

aux accès stratégiques et, s'il est résistant, il montera en grade pour devenir porte-flingue. Difficile, dans cette ville au ban de la loi, d'échapper à l'embrigadement fatal. A la Rocinha, même l'école publique a démissionné.

**Carlos Enrique pose dans la rue de tous les trafics, où la cocaïne se vend jour et nuit. Il a grandi ici. A 8 ans, il est entré comme caddy au golf du quartier huppé de Gávea. A 25 ans, il est numéro 20 au classement des golfeurs de Rio.**



L'école, certes, mais pas l'école du sport. «Plus le sport sera présent dans les favelas, de façon structurée et encadrée, moins les enfants iront vers le narcotrafic, explique le colonel Ubiratan, qui participe depuis 2000 à des réflexions sur le sujet. Le sport, en effet, permet de faire entrevoir à l'enfant d'une favela une chose à laquelle il n'a pas accès : le rêve.» Et, ce faisant, de lui faire accepter des conventions, une assiduité. Bref, de l'éduquer à la notion de règle. «La relation au sport est ambiguë, explique, lucide, Jailson de Souza e Silva, un sociologue, originaire de la favela Mangueirinha. Elle peut permettre soit l'édification d'un consommateur docile, fasciné par les valeurs

**L'agglomération de Rio compte environ 12 millions d'habitants. Un tiers vivrait dans quelque 700 favelas illégales, sous le contrôle de trois grandes organisations criminelles. La Rocinha abrite entre 75 000 et 225 000 personnes.**

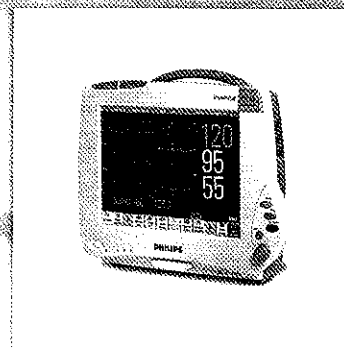
## «Programmé» pour être dealer, il devient un as du golf

Angelo. Ce mulâtre à la cinquantaine débonnaire dans la favela São João de Rio et a longtemps dirigé les unités spéciales de la police militaire chargées de régner dans ces quartiers l'ordre (un peu) et le chaos. Environ un tiers des 12 millions d'habitants de Rio survivent dans sept cents «zones d'habitat illégales et irrégulières» qui ont, depuis bientôt un siècle, envahi les collines autour de la baie. Le chômage y atteint des sommets, les statistiques officielles affolent : seize homicides par jour. Nul n'est épargné. La Rocinha comme les autres. Dans un environnement chaotique de ruelles noueuses abritant 75 000 habitants officiellement, car le chiffre varie du simple au double, la notion de comptage des résidents, comme ce-

associées au sport de haut niveau, comme le luxe et l'argent, soit favoriser la naissance d'un citoyen vigilant, soucieux de la collectivité...» Et, entre un coup de téléphone et une lampée de cafezinho, le petit café qui rythme la journée, il ajoute : «Dans cette guerre, le sport permet au moins de remporter quelques batailles...»

C'est grâce à d'étranges archanges comme Eduardo que les batailles peuvent être gagnées et que les gamins de la Rocinha doivent l'espérance de ne pas vivre éternellement au ban de la société. Eduardo s'occupe de l'équipe des jeunes de moins de 14 ans, la «seleiro de craques», le cellier des champions. Des têtes blondes décolorées qui en ont déjà vu de toutes les couleurs. Il y a là le petit Dario, dont le père a écopé d'une rafale perdue lors d'une embusca- ▶

\*Du sens et de la simplicité



Le jour le plus difficile de votre bébé  
premier jour de sa vie? La simplicité  
d'un moniteur conçu pour les soins aux  
prématurés.

Le neonatal IntelliVue de Philips. Spécialement conçu pour les  
équipes de soins néonataux pour les premiers jours critiques de la  
prématurés.

rejoindre sur [www.philips.com/simplicity](http://www.philips.com/simplicity)

**PHILIPS**  
sense and simplicity™

affiquants rivaux. Et le robuste Silveiro, qui n'a pas quitté sa rue depuis quatre ans. Tous auraient Et pourtant... Eduardo est fier du résultat : un esprit de groupe synonyme de solidarité.» s, entraîneurs formés sur le tas, ils sont quelques comme lui, travaillant dans l'anonymat, à l'enchevêtrement d'habitations de briques rouilleuses électriques qui pendouillent et de motos-taxis partout. Sur la plage, au pied du Poste 13, dans le sable blanchâtre de Rio, Gilberto Leal donne des leçons à des dizaines de jeunes. Maintes fois champion de football au Brésil, Gilberto, surnommé «Cabeção» par son jeu de tête, est né à la Rocinha, a vécu dans la favela et est sorti grâce au ballon. Le temps des vacances, il a accepté de mener un programme soutenu par la municipalité et des partenaires privés. «Le salaire est



Le nom de Rocinha signifie «petit lopin de terre», rappelant qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle y poussaient des cafés. L'Estrada da Gávea qui la traverse sert aux skateurs pour slalomer entre les bus.

tit bonhomme fripé qui habite toujours dans le coin. Non loin de là, Rubens, qui ausculte un VTT à la roue voilée, ironise : «Notre favela est un terrain idéal pour les "spots" en tout genre !» Le jeune homme a fondé l'association Atletas Skate Bikers Rollers, qui compte cent vingt membres. Dans son atelier, au fond d'un boyau où l'on circule en file indienne, il fabrique des rampes de skate, retape des roues, rafistole des planches. Casquette vissée sur la tête, sa mère élève la voix : «Mon fils a un rêve, que les jeunes pratiquent un sport. Il ne demande qu'une chose, une piste de skate qui ne soit pas dangereuse.» Depuis six ans, Rubens se bat pour faire construire un lieu dédié aux sports de glisse, en conformité avec les normes de sécurité. Pour l'instant, en vain.

Question bâtons dans les roues, José Ricardo Ramos en connaît un rayon. Plus de dix ans que ce pionnier du surf se débat sans perdre son franc sourire ni renoncer à son projet :

«Je ne cherche qu'à former des champions de citoyenneté», dit-il. Depuis deux ans, la municipalité lui octroie une vingtaine de mètres carrés. Ramos a baptisé l'endroit, coincé entre l'usine de recyclage des déchets et le ruisseau des eaux souillées, «la guarderia», la garderie. Le refuge d'une vingtaine de surfeurs en culottes courtes et combinaisons rapiécées. Sur la plage comme sur le bitume, «ses» enfants suivent ses principes de bonne conduite. Retourner à l'école pour commencer. «L'objectif, tranche Ramos, est de montrer aux 8-12 ans que l'on peut s'en sortir sans faire des conneries. C'est en effet à cet âge crucial qu'ils risquent d'intégrer les bandes.»

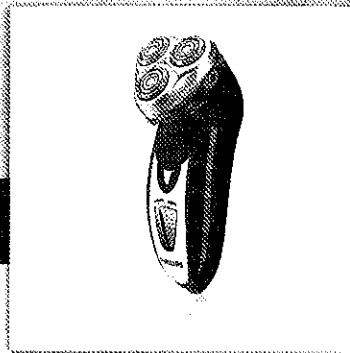
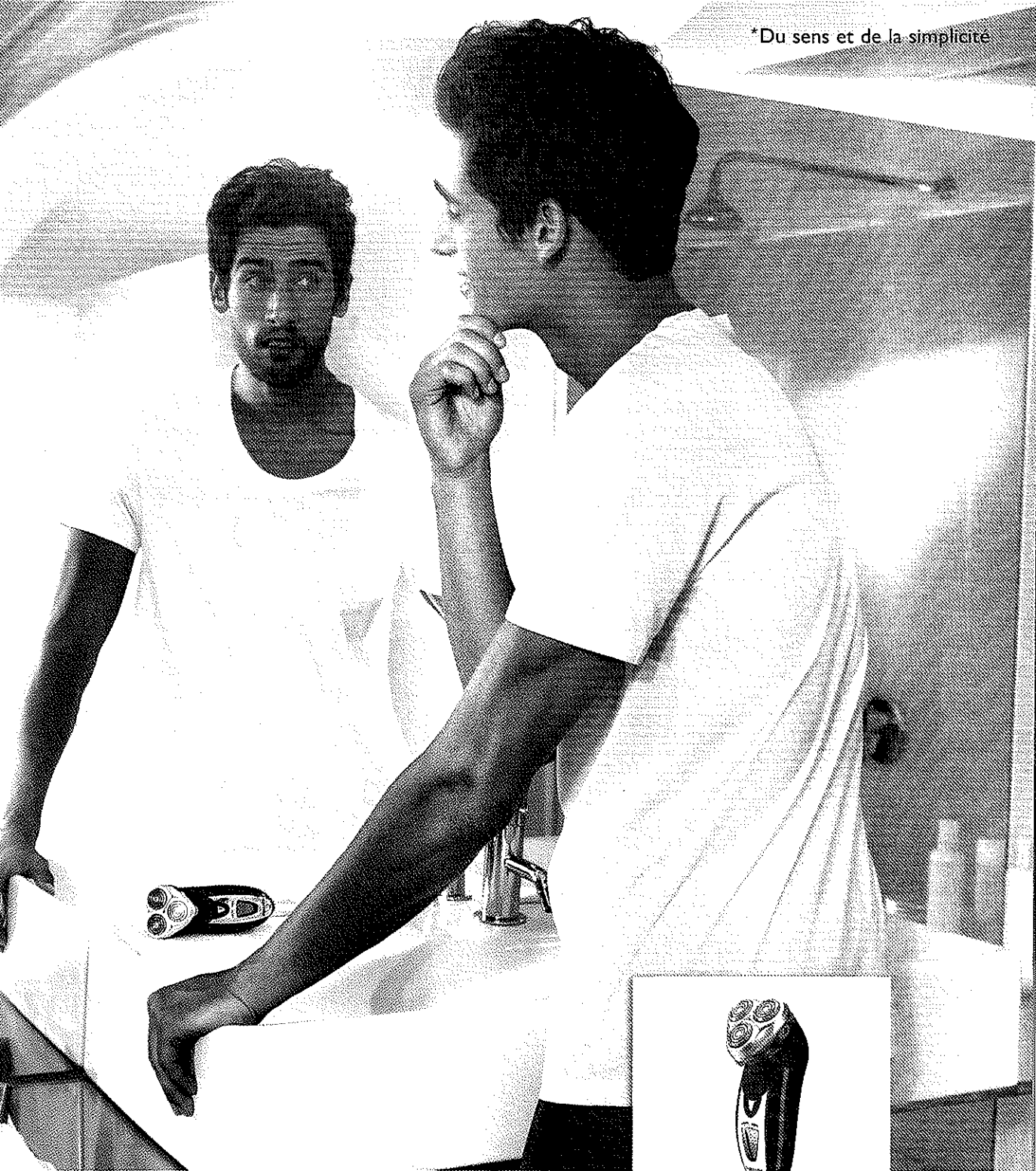
## Ce lacet de bitume défoncé sert aussi de piste de skate

dit-il, mais c'est un devoir. Les gamins de la Rocinha ne sont pas les autres : ils suivent les règles, ils sont justes.» Qui en douterait à les voir s'échauffer sur la piste ? Sûrement pas Margarida, pieds nus sur son tapis distribue les cartons jaunes. Ongles faits et vernis, elle a l'air d'une jeune femme. «C'est un plaisir de travailler avec elle, ce travesti qui arbitre le premier tournoi de skate. Le sport dans les zones défavorisées, assure-t-il, est un plaisir et une soupape.»

La piste de skate, au bout du lacet, est une piste de skate au bout du lacet de bitume défoncé et de tags fleuris, elle a été créée au début des années quatre-vingt par Duda, un pe-

Avec son visage cabossé, Elias Lyra aurait pu être l'une de ces canailles. Né à la Rocinha, il a fondé une radio communautaire, «Brisa Rio», située dans deux petites pièces climatisées à la hussarde, où l'on accède en escaladant des escaliers d'échafaud. Un nourrisson trouvé dans les poubelles repose sur les genoux de la belle métisse qui officie comme animatrice à l'antenne... «J'étais rebelle, raconte Elias. Tous les jours, mes parents, des évangélistes, venaient me chercher au poste de police. Jusqu'à ce que j'intègre, à l'âge de 10 ans, l'académie de capoeira. Pour payer mon inscription, je devais commencer par nettoyer les locaux.» Vingt-huit ans plus tard, Elias, «Mestre Canario Belga», – son surnom en référence aux cheveux jaunâtres qu'il arborait plus jeune – enseigne la capoeira, cet art du combat par l'esquive, à trois cents élèves, du lundi au vendredi. «Le sport, dit-il, m'a appris le respect et l'humilité. A savoir me battre et être battu, mais dans les règles.» ►

\*Du sens et de la simplicité



**simplicité c'est un rasage efficace  
un clin d'oeil.**

**SmartTouch-XL.** Vous voulez être rasé de près chaque matin, mais  
avez du mal à passer plusieurs fois sur votre visage. SmartTouch-XL est  
conçu pour vous raser plus efficacement à chaque passage pour que vous puissiez  
commencer votre journée plutôt que de vous y préparer.

rejoindre sur [www.philips.com/simplicity](http://www.philips.com/simplicity)

**PHILIPS**

**sense and simplicity<sup>®</sup>**

Cabeção, Rubens, Nando, Ramos ou Elias, ces qui se battent pour que les jeunes de la favela autres règles que celles des gangs, restent, hélics-tireurs. Les autorités brésiliennes, Etat ou é, leur allouent parfois quelques maigres sub-ais demeurent globalement absents. Au mieux, iatives arrivent à compenser l'absence de l'Etat. me «Instituto reação» (Institut réaction), par rté par l'emblématique judoka Flávio Canto, bronze aux Jeux olympiques d'Athènes, en ux pas de l'école de samba, le Centro de cida- do de Lamare, un ancien hôtel réhabilité depuis tre social, accueille des apprentis en kimonos. ar semaine, filles et garçons y suivent l'esprit japonais sur le dojo : respect de l'adversaire, t de soi. Initié en 2000 par la préfecture et des



carrés, Eduardo dos Santos, le nouveau vice-président, tem- père la noirceur du tableau : «Tout ne va pas si mal, dit-il, même si le soutien de l'Etat est trop aléatoire.» Avec les autres associations et les écoles, il coraque les huit cents enfants qui bénéficient ici du programme «Segundo Tempo» (seconde mi-temps), le volet lié au sport du grand programme fédéral «Faim Zéro» voulu par le gouvernement du président Lula. «Segundo Tempo» devrait, en principe, profiter des investissements consécutifs aux Jeux panaméricains, prévus en juillet prochain à Rio.

Dans son grand bureau situé au centre de la ville, le se- crétaire adjoint du comité exécutif de ces Jeux, Adilson Pi- res, promet qu'une partie du budget (2,5 milliards de reais, soit près de 1 milliard d'euros) permettra de construire des équipements sportifs dans la cinquantaine de favelas con- cernées. «Dix mille jeunes des communautés seront formés

comme guides civiques, pour aider les touristes étrangers», affirme cet homme de gauche. C'est «l'héritage social» des Jeux panaméricains. Que toucheront les «volontaires» qui pal- lient les absences de l'Etat ? Au mieux 300 reais (120 euros) par mois. Tout juste le salaire minimum.

Jailson de Souza e Silva doute du véritable impact de ces résolutions. «En réalité, les habitants des favelas sont perçus la plupart du temps comme des criminels potentiels, rarement comme des citoyens responsables», explique le sociologue, qui a créé, en 2001, l'Observatoire des favelas, basé dans le complexe da Maré, un fatras de plusieurs favelas dans la zone Nord. Tout en saluant les

Dans le bas de la favela, Eduardo (au centre), le livreur de journaux, dirige un match de benjamins. Dans une zone qui étouffe sous les vapeurs d'essence, beaucoup d'enfants découvrent, à travers le football, le sens du mot collectif.

## Le terrain de foot grillagé, dernier refuge de la discipline

privés comme Sport TV, une chaîne dépendant Globo, ce projet d'intégration sociale concerne scents sur cinq favelas, dont cent cinquante de Volontaire, Rodrigo Silva, le moniteur, guide disciplines avec l'autorité que lui confère la cein- troulée autour de son mètre quatre-vingt-cinq. as même terminés premiers du championnat de e quoi, c'est possible d'y arriver à la sueur de La preuve aussi que les enfants, s'ils sont sou- ent entrevoir un avenir au-delà de la sphère du . Dans le marathon, le golf, le tennis...

d'épreuves pour y arriver. Physiothérapeute et wondo, Sebastião Joseph dénonce l'anesthésie ons face aux problèmes des favelas. Cette forte pres de Chuck Norris a aujourd'hui quitté la pré- a MABB, une des trois associations de quartier ha. Découragé. Dans son réduit de 30 mètres

initiatives des bénévoles, il ne peut s'empêcher d'en mesu- rer les limites : «Toutes ces actions isolées devraient être converties en politique publique.» Sur le terrain, on en est encore loin. Eduardo, qui encadre ses gamins sur le stade de foot poussiéreux, baigné par les gaz d'échappement du tunnel Zuzu Angel, en bas de la Rocinha, le sait bien. Au début 2006, il faisait partie d'un projet financé par des Ja- ponais et parrainé par Zico, le Zidane brésilien des années soixante-dix. «Ils ne nous ont fourni que l'équipement. Et du vent. Comme la plupart des opérations menées par les politiques, quand ils viennent ici faire de la propagande électorale.» Résigné Eduardo ? «Non, réaliste.» ■

Jacques Denis



**POUR ALLER PLUS LOIN :** Sur notre site [www.geomagazine.fr](http://www.geomagazine.fr), venez découvrir des photos inédites du reportage réalisé par Pierre Mérimée dans les favelas de Rio de Janeiro. Retrouvez également les archives des autres retours de mission de nos reporters.



Photos DF

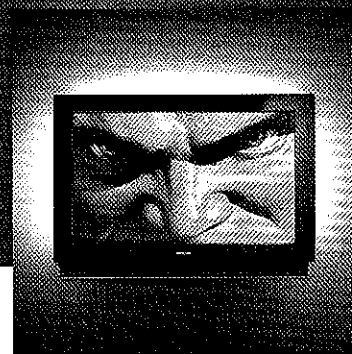
Jacques De- nis, journaliste, aime ausculter les grandes villes du monde. Pierre Méri- mée, photogra- naliste, travaille pour la presse nationale et internationale.

MARVEL

© 2006 Marvel. The Hulk Film. © 2003 Universal Studios



e la simplicité



**La simplicité c'est une touche  
Ambilight qui transforme la télévision  
en une expérience incroyable.**

**Haute Définition Philips avec Ambilight.** L'Ambilight crée, autour de la télévision, un halo de lumière qui change d'intensité et de couleurs selon ce que vous voyez à l'écran. Il faut le voir pour le croire! Allumez l'Ambilight, activez tous vos sens et laissez-vous emporter par le monde autour de vous.

rejoindre sur [www.philips.com/simplicity](http://www.philips.com/simplicity)

PHILIPS

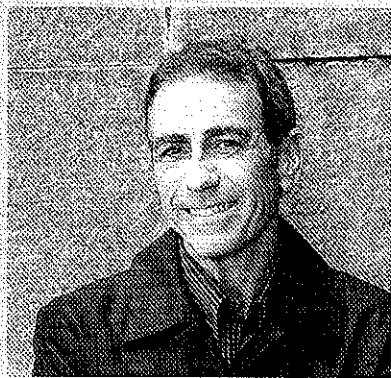
sense

simplicity®



Rivalling / Sipa

Bonnaire, comédienne, a passé sa enfance à Grigny, dans l'Essonne.



Hedf / Dineal / Sipa

Alain Chamfort, compositeur et chanteur, est né à Clichy (92) et a vécu dans le Val-d'Oise.

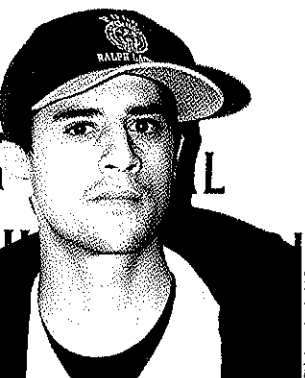


Robert De La Peña / EPA / Sipa

Boris Diaw, basketteur, qui évolue en NBA, vient de Cormeilles-en-Parisis (95).

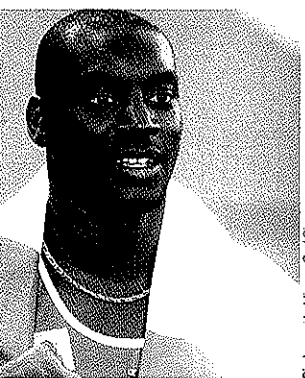
# ont grandi en banlieue

Ils sont comédiens, sportifs de haut niveau, artistes de variétés, philosophes, ministres ou chefs d'entreprises, hommes politiques ou écrivains. De toutes origines géographiques. Avec un seul point commun :



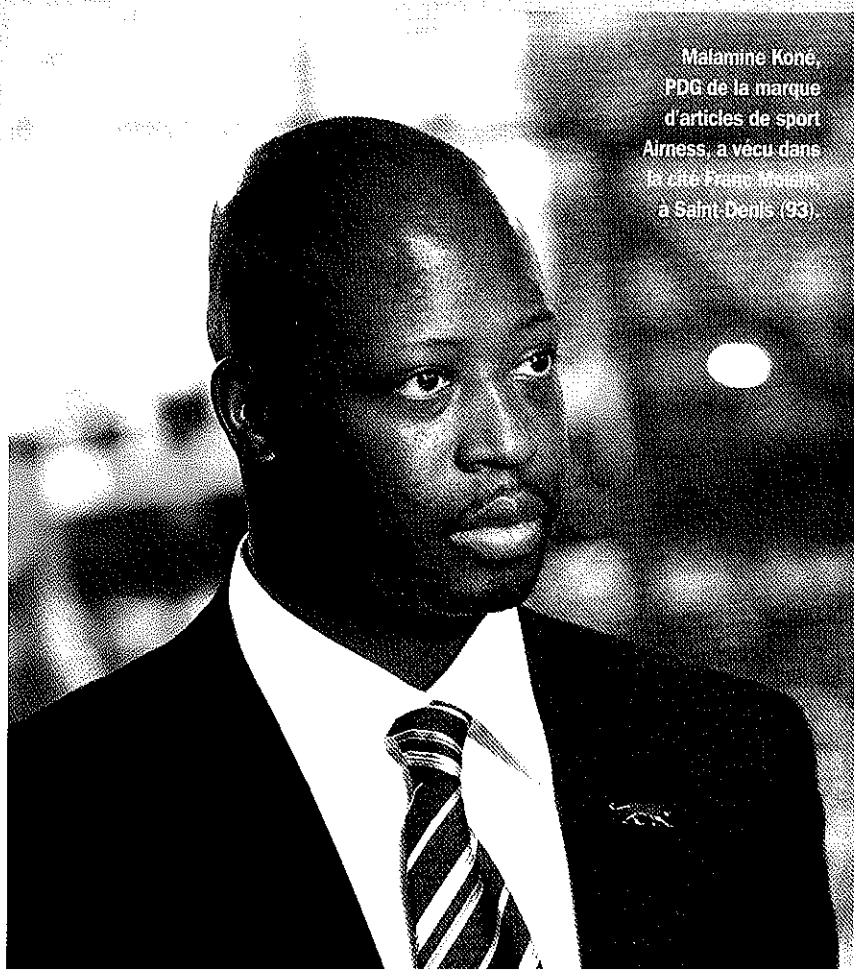
Séphanie Lemhof / Gamma

Maoui, comédien international, a grandi à Nanterre, dans le Val-de-Marne (93).



Bjorkman / Lehighua Oy / Sipa

Blanc, champion du monde du 110 mètres hautes barrières, est né à Juvisy-sur-Orge (91).



Malamine Koné, PDG de la marque d'articles de sport Airness, a vécu dans la cité France Moulin à Saint-Denis (93).

Etienne De Marclave / Gamma



Eric Cabanis / AFP

de Maghrébins, d'Espagnols et de Gascons, s'est formé au quartier des Izards, à Tou-  
 es inventeurs du tube «Tomber la chemise» sont très impliqués dans la lutte anti-raciste.



Fayolle / Sipa

Azouz Begag, chercheur et ministre, a grandi  
 dans une cité de Villeurbanne (69).

# ils ont réussi

nés dans la banlieue française, ou y ont passé une longue partie  
 enfance, avant de devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Apportant  
 ve que la prétendue malédiction des cités n'est pas une fatalité.



Eva Serey / Camera Pressa / Gamma

ani, comédienne, a grandi à Gennevilliers (92) et a fréquenté un lycée de Courbevoie.  
 édie Française, elle a tourné avec les plus grands réalisateurs, de Truffaut à Polanski.



Stéphane Audras / Fela

Amar Dib, membre du Collège de la Halde,  
 vient de Vaulx-en-Velin (69).



Basso Cammatta / Opale

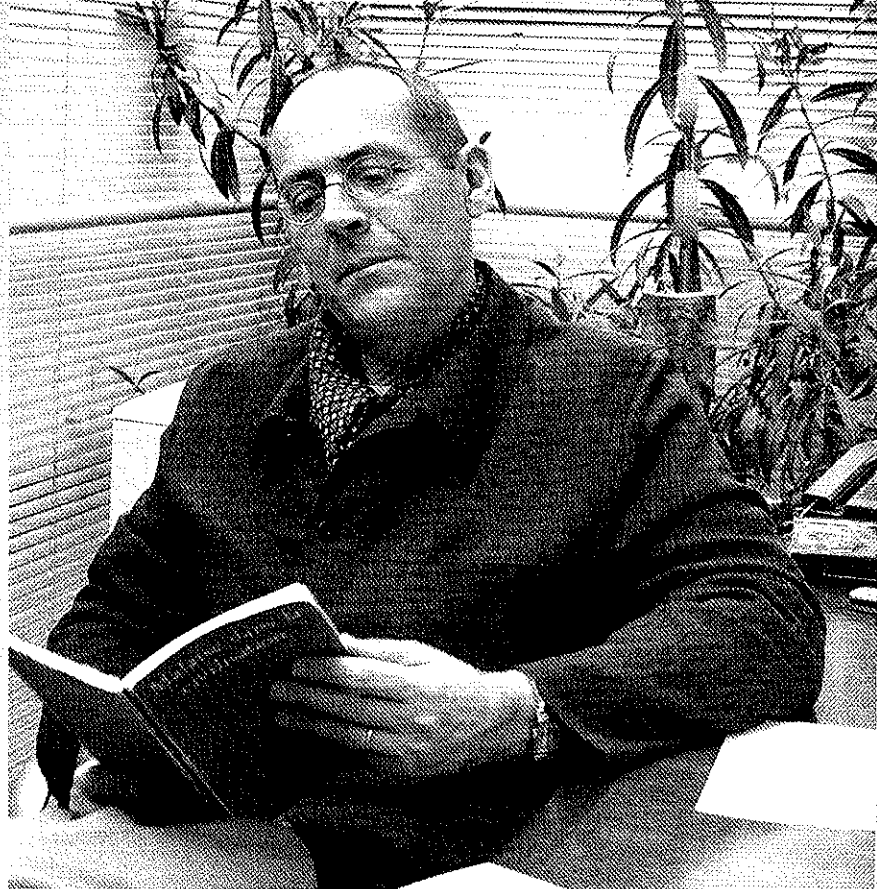
Faiza Guène, auteur de «Kiffe kiffe demain»,  
 vit dans la cité des Courtilières, à Pantin (93).

s itinéraires  
tes hors du  
mun, mais qui  
vent aussi  
références



Stevens Frédéric / Sipa

Thierry Henry, footballeur, membre de l'équipe de France, a vécu aux Ulis (91).



Gérard Cambon / Oualis

Bernard Stiegler, directeur du Département du développement culturel au Centre Pompidou, vient de Villebon-sur-Yvette (91). Incarcéré pour braquage (1978-1983), il a fait ses études en prison.



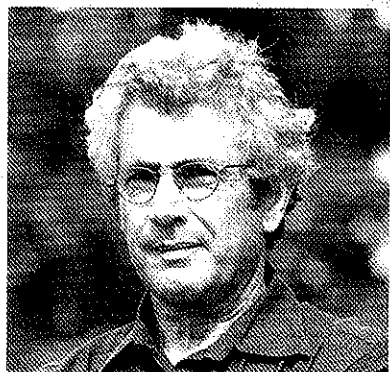
Illustration USA / Sipa

François Richet, réalisateur, scénariste et comédien, a grandi dans une HLM de Meaux (77) et a travaillé dans une usine. Il est l'auteur d'un film prémoniteur en 1997 : «Ma 6-T va crack-er».



Tscham / Sipa

Franck Ribéry, footballeur, vient du quartier du Chemin Vert, à Boulogne-sur-Mer (62).



Sicrov / Sipa

Michel Boujenah, comédien, né à Tunis, a passé son enfance à la Croix d'Arcueil (94).



Eric Robani / VIP Production / Corbis

comédien, a débuté comme  
à Lille, à Armentières (59).



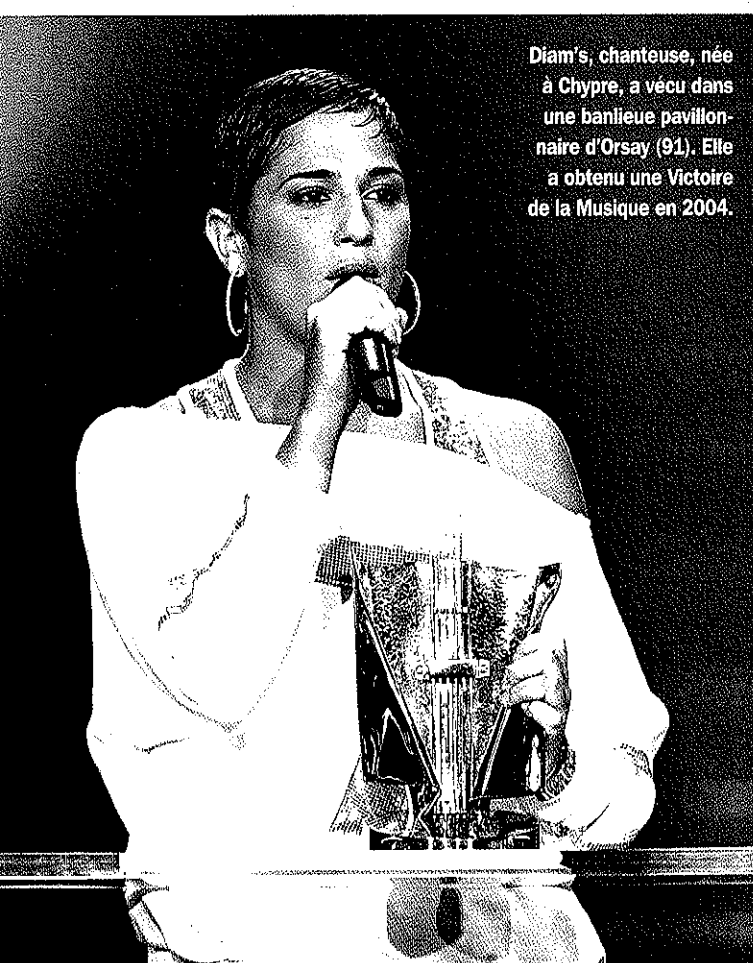
Stéphane De Sakutin / AFP

Malade, un slammeur nommé  
aud, vient du Blanc-Mesnil (93).



Silghane Cardinale / Corbis

Jamel Debbouze, comédien, a grandi à Trappes (78), dans une famille modeste de six enfants. Son  
sens de l'improvisation le mènera vers le théâtre et le cinéma («Astérix», «Indigènes»).



Benancoz / Ben Hameu / Sorecattoli / Gamma

Diam's, chanteuse, née  
à Chypre, a vécu dans  
une banlieue pavillon-  
naire d'Orsay (91). Elle  
a obtenu une Victoire  
de la Musique en 2004.



Hibo / Sipa

Robert Hue, secrétaire national du PC (1994-  
2001), est né à Corneilles-en-Parisis (95).



NMA06 / Philippe Leroux / Sipa

Marc Lavoine, comédien, chanteur et  
compositeur, est né à Longjumeau (91).



Serge Benhamou / Gamma

Récit d'un branleur  
Champigny-sur-Marne,  
serrurier et d'une  
de ménage.

# Je voulais faire des films. La conseillère m'a dit : CAP carrosserie !

Quand on naît en banlieue, quelles sont les chances d'en «sortir» ? De «réussir» ? En quoi la cité d'aujourd'hui est-elle différente de celle d'hier ? L'écrivain et réalisateur Samuel Benchetrit raconte son parcours de cancre et analyse la mutation des banlieues françaises.

**La banlieue où vous êtes né dans les années soixante et celle d'aujourd'hui, quelles différences ?**

...dope, qui a tout changé. Les gens se sont repliés sur eux-mêmes. Du coup, il suffisait qu'un ou deux prennent de la drogue pour qu'une bande de cots contaminés et deviennent des zombies qui passent la journée à ne plus chercher que ça, ou presque. Passer très vite des gamins à l'âge adulte. Mes amis Karim sont morts dans la dope, et Dédé, en priant d'intoxication alimentaire. Il reste Riton, qui est parti et que je vois encore.

**Et, selon vous, la situation s'est-elle dégradée dans les quartiers ?**

...ème, voire la troisième génération des gamins, la dégradation des immeubles, alors que moi, dans le neuf, tout s'effondre. Leur ans laid. Les gosses vont aussi s'effondre. Les mecs sur la banlieue qui passent à la télé. Ils ne sent pas ce qu'ils foutent dans cette zone : parce que t'as, ils se comportent bien ! Ce qui s'est passé en banlieue ? Des milliers de jeunes qui se déchaînent, qui marrer, mais pour dire : «Où on vit, c'est monnaie !» A Paris, zéro réaction. Pas une manif. Plus tard, le CPE est là et on voit des millions de mecs dans les rues ! Je comprends que les mecs des banlieues soient énervés. J'ai fait une tournée des écoles en banlieue. Il y a quarante par classe, les profs sont déprimés, manquent de matériel... C'est terrible ! Ça va revenir. Personne n'a écouté. J'ai l'impression qu'il y a une tranchée entre Paris et la banlieue.

**Vous avez quitté l'école assez vite, puis la banlieue, pour aller à Paris. Pourquoi ?**

...j'avais pigé que c'était pas pour moi. A l'époque, j'étais allé voir la conseillère et elle m'a dit : «CAP carrosserie».

dit que je voulais faire des films. Très bien : «CAP carrosserie», elle m'a dit. Je suis sûr que ça se passe toujours comme ça. Mais les images, c'était une obsession. Soit j'intégrais une grande école, quelque chose d'impossible vu le cancre que j'étais, soit je faisais une école privée, impensable vu les revenus de mes parents. Il fallait donc apprendre sur le tas, à Paris. Je n'avais pas le choix. C'était à 10 kilomètres, mais ça me paraissait un voyage exceptionnel. Sans compter que les gens qui s'occupent de ce pays te font bien comprendre que c'est mieux si tu ne viens pas. En banlieue, tout est construit pour que tu n'aies pas à en sortir : la cité est entourée de supermarchés, de galeries marchandes, d'un McDo et d'un Hippopotamus... Pourquoi bouger ? Prendre un bus, le RER, le métro... C'est tout un péripète ! Moi, j'ai eu la chance d'avoir des parents qui m'ont donné beaucoup d'amour, qui m'ont permis de passer une enfance merveilleuse. La plupart de mes amis, avaient des parents qui parlaient mal le français, qui comprenaient mal ce qu'ils foutaient là. Il leur fallait déjà se construire. Le tout avec des familles nombreuses. Mes parents, eux, étaient là depuis longtemps, et discernaient mieux les choses. Les gens en banlieue sont laissés à l'écart, abandonnés. Je serais un politique, je ne serais pas très fier. ▶

## Samuel Benchetrit en six dates

**1973** : Naissance à Champigny-sur-Marne. Son père est serrurier.

**1988** : Quitte l'école à 15 ans et vit de petits boulots.

**2000** : Publie «Récit d'un branleur» et tourne «Nouvelle de la tour L».

**2003** : Réalise le film «Janis et John».

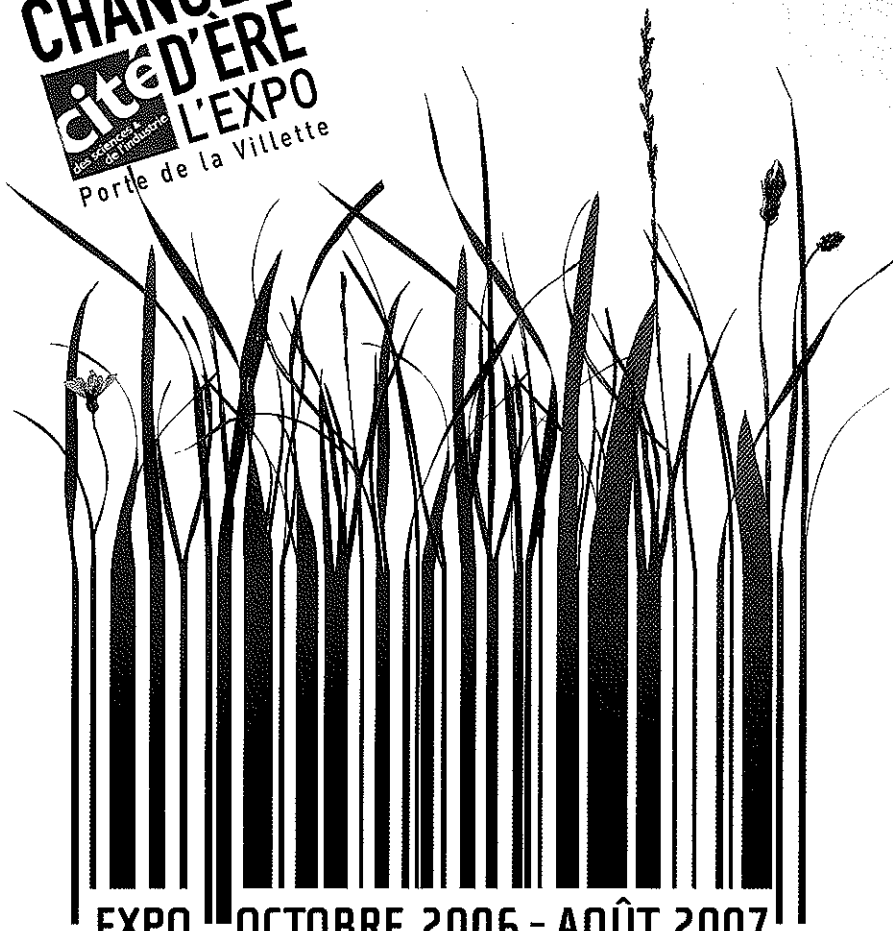
**2005** : Publie le premier tome des «Chroniques de l'asphalte» chez Julliard.

**2006** : Réalise son second long métrage : «J'ai toujours rêvé d'être un gangster».

Gaz de France est fier d'apporter son soutien à l'exposition **Changer d'Ère** aux côtés de l'ADEME. Parce que chacun de nos choix et de nos gestes nous engagent, nous vous invitons à comprendre les enjeux environnementaux d'aujourd'hui, à tester l'impact écologique de nos gestes quotidiens et à imaginer les solutions de demain. Ensemble, préservons la planète. [www.ademe.fr](http://www.ademe.fr), [www.gazdefrance.com](http://www.gazdefrance.com)

**L'avenir de nos enfants dépend d'abord  
de notre mode de vie.**

**CHANGER  
d'ÈRE**  
L'EXPO  
des sciences &  
de l'industrie  
Porte de la Villette



**EXPO OCTOBRE 2006 - AOÛT 2007**

Cité des Sciences et de l'Industrie



Une énergie durable entre nous

# La banlieue, ça a été construit pour que les gens y dorment, c'est tout

nt s'est passée votre arri-  
capitale, dans le monde des  
gens «qui comptent» ?

ès drôle, parce que j'aurais  
ambre de bonne... à Pan-  
dire que j'étais encore en  
ais, avec le périph en face.  
ne aujourd'hui, je reste un  
l. Je suis content d'être à  
ouve ça beau, comme une  
e. J'adore cette ville. Mais  
ne gêne. Je suis mal à l'aise  
i besoin de la banlieue :  
ouquins et le film que je  
rner ne parlent que de ça.

de théâtre se passent aussi dans des décors dé-  
néons et de supermarchés. C'est un autre temps,  
... Moi, à Paris, j'ai eu la chance d'être accepté,  
upéré. En plus, je dois dégager quelque chose  
l'on me prend souvent pour un fils de «bour-  
oute ma tronche. Comment imaginer que mon  
errurier et ma mère femme de ménage ?

étais timide. Dans certaines situations, je m'écras-  
que tu as beau être de banlieue et rouler des mé-  
est un masque. Derrière, il y a des failles... Et  
eux qui te regardent avec commisération. Mais  
ni pas été élevé dans une cabane, avec une grand-  
. J'étais un privilégié dans la banlieue. C'était  
le je prétendais, je serais un enfoiré. J'étais juste  
ce que je traduis dans mon livre, avec tendresse  
es copains, eux, étaient dans la m... Je les aimais  
Et puis, même si ça allait mal, c'est quand même  
meuble HLM qu'il y a le plus de solidarité en  
urd'hui. Heureusement, sinon comment feraient  
abitent ? C'est l'endroit où il y a le plus de cultu-  
ies et ça ne se passe pas si mal... Il n'y a pas huit  
es quotidiens. Il y en a comme partout. Qu'ils se  
est juste la moindre des choses.

**nombre de gens issus de la banlieue ont réussi :  
ortifs, chefs d'entreprises... Peut-on imaginer  
es gens nés dans les quartiers parviennent à con-  
voir politique et à diriger la France ?**

épatant. C'est peut-être pour ça qu'un type com-  
ne peut pas en supporter l'idée, l'idée que ces  
ent un jour sur la société ! J'aime bien cette phra-  
«Si les élections changeaient quelque chose, el-  
depuis longtemps interdites.» Je ne vote pas,  
es principes civiques : je suis fier de payer mes

impôts, sauf quand on voit ce qui se passe à Cachan... J'ai grandi dans une ville communiste, et l'image du parti était quand même ridicule. Du pastis, l'«Huma-Dimanche», le muguet, et le reste du temps, bourrés. Une image pas terrible de la politique. Tout comme les socialistes, et je parle pas de la droite, ou de tous ceux d'extrême gauche qui se sont bien enrichis depuis, en oubliant... A partir de là, difficile de croire à la politique. Alors qu'à l'école, tu apprends que les hommes politiques sont les meilleurs. Et dans les journaux ils font les couvertures. Il sont l'élite ! En fait, quand tu vieilliss, tu te rends compte que pas du tout : c'est un hasard qu'ils soient là, et ils passent 80% du temps à ra-

conter leurs erreurs et leurs échecs.

**L'homme politique d'aujourd'hui ne parle pas au gamin de banlieue ?**

Pas du tout. Imaginons un gamin de 15 ans qui se demande ce qu'il va faire plus tard. Sachant que l'école, ça marche pas, ou très mal, et que, le soir, il rentre chez lui, il voit des parents un peu tristes, qui ont un boulot pas génial, ou pas de boulot du tout, qu'il n'est pas parti en vacances et qu'il se fait ch... Il allume la télé pour se taper le débat Royal-Sarkozy. Ou le débat interne à la gauche. Qu'est-ce qu'il en a à foutre ? En revanche, il a

une certitude : ces gens-là ne lui parlent pas. Et en même temps, il ne sait pas quoi faire, ça lui fait peur de partir.

**Né à Champigny-sur-Marne, vous y êtes resté quinze ans. Quelle image gardez-vous de votre banlieue d'enfance ?**

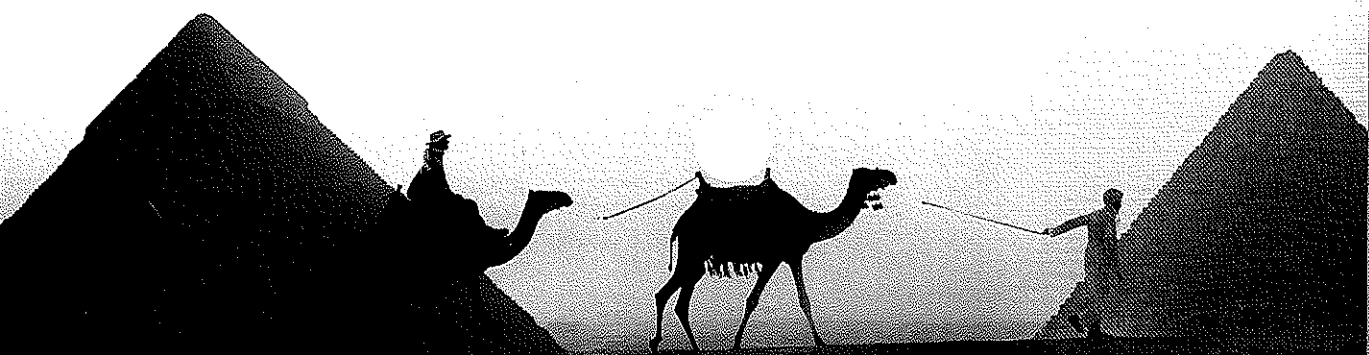
C'était une ville bizarre, dont le nom évoque un côté champêtre. En fait, il y a les bords de Marne, et puis, en haut, les cités. Moi, j'en ai connu les deux principales : les Mordacs, où je suis né, et le Bois-l'Abbé, où j'ai habité et qui était, à l'époque, l'une des plus grosses cités de France. Les types qui ont construit ces tours n'ont pas pensé que les gens y vivraient... aussi longtemps. On entend souvent le gros con dire : «Ils n'avaient qu'à entretenir tout ça !» Mais voilà, le béton, ça ne s'entretient pas. Chez mes parents, des gens tout à fait normaux, l'appartement s'effritait au fil du temps. Une odeur s'installait. C'était ça, la banlieue : des habitats précaires qui manquaient de beauté et de générosité. Rien à voir avec les immeubles de Saint-Germain-des-Prés où je réside désormais. La banlieue, ça a été construit comme une réserve : pour que les gens dorment.

**Mauvais souvenir ou bon souvenir, alors ?**

L'avantage de la banlieue, c'est que tu sais vraiment d'où tu viens. Je connais mon étage, la fenêtre de ma chambre. J'ai pas de problème avec ça, c'est droit. On ne peut pas me l'enlever. Je n'ai jamais autant pensé à la banlieue que depuis que je n'y suis plus. Je ne peux m'empêcher d'avoir un regard tendre sur elle. Les Parisiens pensent que je suis né à Paris. Mais si je croise cinq mecs de banlieue dans le métro, ils sauront tout de suite que je viens de là. A la moindre embrouille, tu parles et ça se règle en trente secondes. Dans les fêtes, c'est pareil : tu repères tout de suite le mec comme toi. Il y a une connexion, je crois. ■



C'est ici, dans la cité du Bois-l'Abbé, à Champigny-sur-Marne, qu'a grandi Samuel Benchetrit.



LE SOLEIL VOUS OFFRENT CE QU'ILS ONT DE PLUS PRÉCIEUX : LE SOLEIL

Avec majesté aux pyramides, joue de tous ses reflets sur les cités illustres baignées par le Nil, caresse de somptueuses plages de Mer Rouge et de Méditerranée et révèle les merveilleuses couleurs des coraux. Alors ce soleil, vous ne serez pas étonné de le retrouver dans chaque sourire et dans la chaleur de vos réservations les Egyptiens. Soyez les bienvenus au pays qui a fait du soleil une divinité. [www.egypt.travel](http://www.egypt.travel)



**EGYPTE**  
*Rien n'est comparable*

Le photographe Timothy Devine a grandi à Easton, une petite ville proche de Washington DC. Dans ces images ironiques sur la vie résidentielle américaine, il a mis en scène les habitants pour retrouver ses souvenirs d'enfance. Ici, la famille Gunther pose devant sa demeure de Rehoboth, dans le Delaware.



# Etats-Unis : Vers la fin du rêve pavillonnaire ?

Depuis des décennies, l'Amérique s'est inventé un bonheur et une culture loin du centre des villes. Mais aujourd'hui, la hausse du prix du pétrole et le réchauffement climatique remettent en cause l'éden.

TEXTE DE YVES BONGARÇON - PHOTOS DE TIMOTHY DEVINE

**L**e dessin animé a eu récemment beaucoup de succès. Il s'appelle «Over The Hedge» («Par-dessus la haie»). La France l'a connu sous le titre «Nos voisins, les hommes». Il raconte comment les petits animaux de la forêt américaine voient soudain leur existence perturbée par l'arrivée massive et rapide des banlieusards dans leur espace vital. Très vite, les bestioles se retrouvent divisées sur les bénéfices ambigus de leur nouveau voisinage : détritiques comestibles, mais menace persistante de dératiseurs ; présence d'enfants pourvoyeurs de confiseries, mais irruption de ménagères hystériques et nuisibles ; profusion de Cherrios et Honey Pops de l'autre côté de la rue, mais 4x4 pollueurs et meurtriers rendant ces mêmes rues impossibles à traverser. Les rongeurs et les batraciens se retrouvent confrontés à une vie absurde, dans un monde géométrique et froid qui ne cesse de se développer. Tout à coup, l'innocent film d'animation devient une fa- ▶



# A défaut d'avoir créé un homme nouveau,



**Week-end de rêve à Bethesda, Maryland. Au printemps, Matt Hill s'occupe du feu pour les grillades et Geneviève Fruechtel brique le 4x4. Vive la vie en plein air...**

► ble moderne où l'on découvre une Amérique qui s'interroge sur son mode de vie préféré, celui de la banlieue.

Qu'y a-t-il de commun entre les «Simpsons» et la série «Six Feet Under», entre «Desperate Housewives» et le Macintosh d'Apple ? Quel est le lien entre Mickey Mouse et «The Virgin Suicides» de Sofia Coppola, un banal hypermarché Wal-Mart et Nirvana, le groupe de rock ? Un mot : «sprawl». En français, banlieue. Ou, pour les Américains, «suburbia». Un monde qui, à défaut d'avoir créé un homme nouveau, a enfanté une culture. Sans doute «la» culture américaine. Mais qui a aussi accouché d'un type de développement, l'urbanisation de masse, que le pays, à l'heure du réchauffement climatique, de la globalisation et d'une énergie hors de prix, commence à remettre en cause.

Eloignement, isolement, gabegie, la banlieue n'est peut-être plus l'édén que les Etats-Unis ont voulu y voir.

A l'origine pourtant, les «suburbs» devaient être un havre de paix. Une sorte de campagne au paysage (ré)organisé, avec arbres, pelouses et espace pour familles heureuses et sans histoires ; un endroit loin des miasmes du monde. Un lieu, aussi, «proche de la nature», comme ceux que peignaient, un siècle plus tôt, les chantres du romantisme, Frederic Remington ou Thomas Eakins, lorsqu'ils évoquaient la vie américaine. Ce furent, au final, des milliers de kilomètres carrés à la géométrie invariable et obsédante, poussant à la périphérie des grandes villes. De Cincinnati à Phoenix, d'Atlanta à Portland, des rues à angles droits, le long de boulevards rectilignes et larges comme des fleuves, firent

# lieue américaine a enfanté une culture...



**Matin de Pâques à Easton. Tom McCall, caméra en main, encourage la petite à trouver les œufs. Les voisins ont coiffé leurs oreilles de lapin. C'est important d'avoir des amis...**

es blocs de maisons pas chères, préfabriquées en  
es autochtones eux-mêmes, avec un sens vigou-  
modérisme, nommèrent plus tard «McMansions».  
ant, «McManoirs», en référence à McDonald's.

## **nt ans, trente millions d'Américains e sont rués vers la périphérie**

nsformation géographique, sociologique et po-  
villes américaines, qui a progressivement donné  
la banlieue, commence dès les années vingt sur  
l, New York, et dans les environs de Chicago.  
ise de 1929, le phénomène s'accroît, notam-  
r de Los Angeles. Quelques films de l'époque,  
old Lloyd ou Laurel et Hardy, tournent en déri-

sion les nouvelles mœurs banlieusardes. Dès cette époque,  
les centres-villes industriels, jugés invivables par une clas-  
se moyenne en plein essor, sont désertés (c'est le cas typi-  
que de Chicago avec ses parcs à bestiaux et ses abattoirs).  
Le rejet moral, très méthodiste, de la vie urbaine et de ses  
démons supposés (alcool, jeu, luxure...), associé au goût  
affirmé des Américains pour l'individualisme, va accélérer  
le transfert de population.

Après-guerre, la tendance se radicalise. En une vingtaine  
d'années, on estime que plus de trente millions d'Améri-  
cains choisissent la vie suburbaine. Témoin de cette évolu-  
tion, le promoteur immobilier William Levitt crée en 1951  
et en toute modestie la ville de Levittown, près de Phi-  
ladelphie. En moins de dix ans, il organise la transhu- ▶

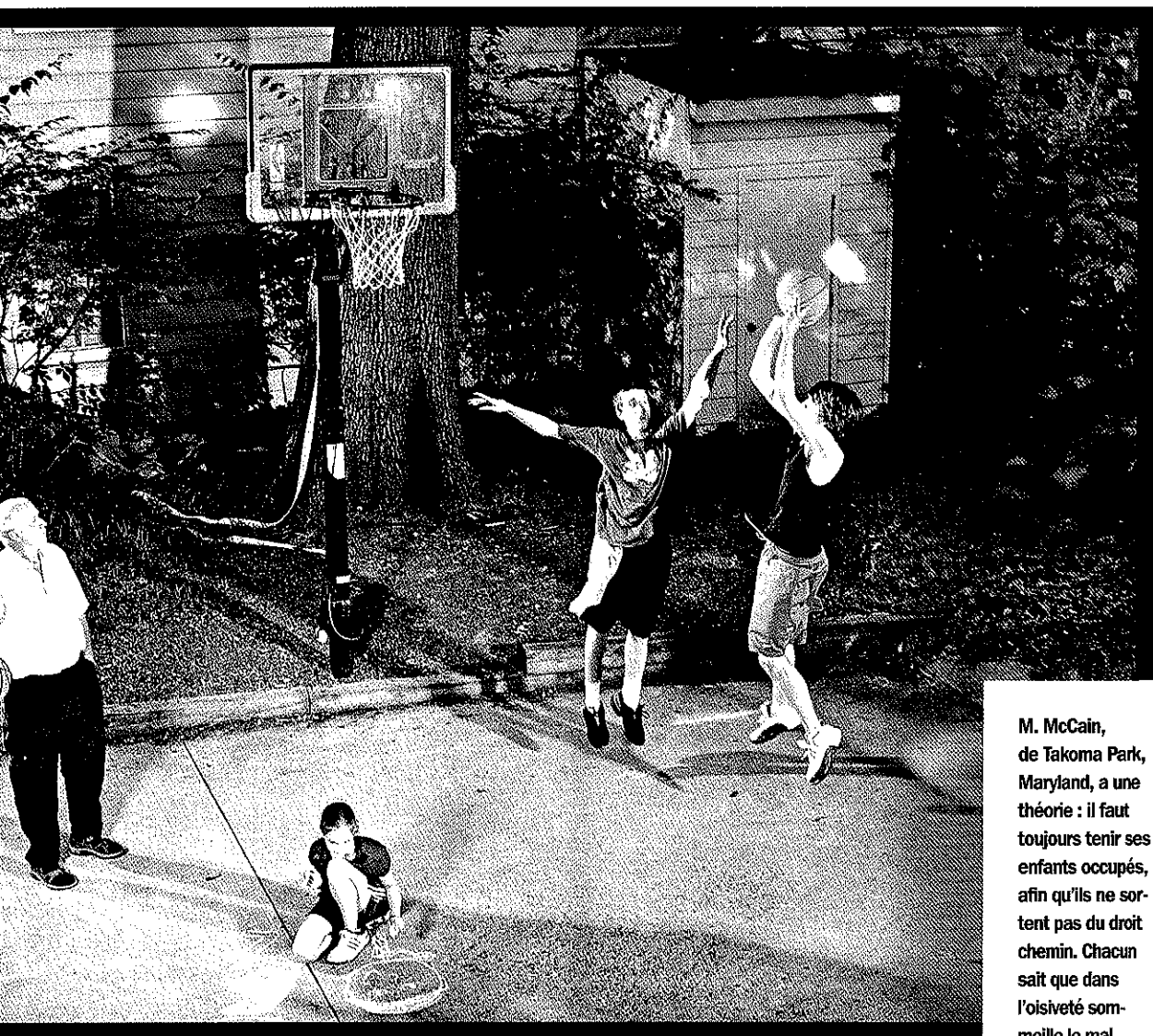
► mance de plus de dix-sept mille familles. Cet immense lotissement devient le modèle d'un développement organisé de la banlieue. Il en est d'ailleurs demeuré le symbole (voir GEO n° 317). La photo était partout identique : mêmes demeures aux entrées pseudo victoriennes, mêmes fenêtres à guillotine, mêmes garages attenants, mêmes boîtes aux lettres. Au loin, dans le fond, une bretelle d'autoroute promettait, à quarante-cinq minutes de voiture, un job en centre-ville, du divertissement à foison et les centres commerciaux les plus attrayants de la planète. En son temps, l'écrivain Henry Miller avait appelé cela le « cauchemar climatisé » et lui avait longtemps préféré... Clichy. Mais l'Amérique n'avait que faire de ce regard ironique. C'était l'après-guerre, le temps où elle créait, entre Frigidaire et Chevrolet, télévisions et barbecues, piscines et tondeuses à gazon, la consommation de masse. Un style de vie, une façon de pen-

ser le monde et l'espace. Le tout permis par une énergie proche, bon marché et apparemment inépuisable : le pétrole. Par bonheur et grâce à Dieu, les communistes étaient loin. La banlieue faisait partie du « monde libre », l'automobile était la meilleure amie de l'homme et le voisin à la fois un miroir et un challenger. L'avenir – c'était le plus important – était radieux et promis à tout le monde.

### L'univers de la classe moyenne a ses rites, ses codes et ses routines

Aujourd'hui, 60 % des Américains habitent suburbia. Longtemps fief d'une Amérique blanche, elle accueille désormais 38 % des Noirs, 58 % des Asiatiques et 50 % des Latinos. D'autre part, le flux vers la périphérie a profondément changé ses mœurs et ses pratiques. Suburbia, reflet de la middle America, est, sinon consubstantielle de la no-

## ...elle devait être un havre de paix, un paysage organisé



**M. McCain, de Takoma Park, Maryland, a une théorie : il faut toujours tenir ses enfants occupés, afin qu'ils ne sortent pas du droit chemin. Chacun sait que dans l'oisiveté sommeille le mal...**

ocratie à l'américaine, au moins son sous-pro-  
n-être individuel est en effet garanti par la Cons-  
même titre que la liberté d'expression ou celle  
ndre. Bus scolaires jaunes et laitiers matinaux,  
ats à la gazette locale et comités de quartiers, de  
New Jersey) à Orange County (Californie), ces  
nt le bonheur quotidien en banlieue. Et pour le  
rfois, on patrouille le soir en s'improvisant vi-  
le «neighborhood watch». Presque un titre de  
x raconte comment échapper à ce gardiennage.  
s que du folklore : suburbia est aussi le fief de  
puissante mais controversée National Rifle As-  
ui rassemble les porteurs d'armes.

n'être qu'un désert culturel, la banlieue a dû  
un devenir propre, avec ses codes et ses rituels.  
avec délectation, mais aussi une certaine inno-

cence. Des «block parties» (fêtes de quartiers) aux réunions  
Tupperware, des barbecues dominicaux à l'entretien des  
pelouses, du supermarché au jogging matinal, le banlieu-  
sard américain a inauguré la vie occidentale moderne. Quand  
il emménage, il visse un panneau de basket au mur de son  
garage et construit, à coups de préfabriqués, l'imaginaire  
de ses enfants. En partant, il instaure le vide-grenier.

Mais suburbia est paradoxale. Car c'est aussi dans les  
banlieues de l'Amérique conservatrice qu'a pris racine la  
contestation des années soixante, ainsi que le vaste mou-  
vement de contre-culture né sur les campus, avec le refus  
de la guerre du Vietnam. Par ailleurs, le skateboard est né  
dans les piscines vides des résidences de Californie. Et les  
escaliers des malls commerciaux ont fourni des obstacles  
naturels de choix aux acrobates du BMX. Dans les garages  
des lotissements, s'est inventé le rock de Ritchie Valens, ►

## des familles heureuses et sans histoires...



Lorsque leurs  
grands enfants  
reviennent dans  
la maison d'Eas-  
ton pour une se-  
maine d'été, les  
Homer se disent  
qu'ils ont bien  
fait de creuser  
la piscine. Rien  
ne remplace le  
bonheur d'une  
famille réunie...



Les manèges de la foire se sont installés pour le week-end sur le parking du centre commercial d'Easton. Les gosses sont contents : ça changera du skate et du BMX. Autrement, ici, c'est tellement mort...

## du skate à «Star Wars», elle fut un univers créatif...

ones ou de Metallica. Steve Jobs et Steve Wozniak, deux génies de l'informatique, y ont créé le Mans de perpétuels effluves d'herbe. Jadis, Walt Disney, dans son garage aussi, donna vie à Mickey Mouse. Il a généré bien d'autres mythes de l'Amérique comme le James Dean de «La Fureur de vivre», le héros de «L'Equipée sauvage», le basketteur Jerry West ou à Britney Spears... Et sous la plage, il y eut aussi des pavés : suburbia, ce fut également le rockabilly, le gueulard, la «drug culture» des années soixante, le cinéma cochon de la «porn industry» californienne des années soixante-dix. C'est là qu'a poussé la néo-Generation X», chère à Douglas Coupland, celle qui a connu le succès du Prozac, de la Novocaïne... et de la culture du «». Les cinéastes qui y ont grandi, de Spielberg à Scorsese, ont montré les bienfaits ou la désespérance.

Le pays est devenu un genre en soi : l'avant-garde du design y a inventé un art de vivre. Les new-yorkais et les enfants de Manhattan que les artistes Warhol et Roy Lichtenstein ont tout à la fois célébrés et critiqués dans des sérigraphies conceptuelles pour la majorité silencieuse, la périphérie finiront par inventer un art de vivre. Même les «trailer parks», ces lieux de caravanes où demeurent ceux qui ne peuvent acheter un logement, reprendront l'organisation de la banlieue américaine. Depuis soixante ans, la télévision fait partie de ce bien-être sans cesse renouvelé. De «Madame et son mari» à «Madame est servie», la culture américaine est essentiellement banlieusarde.

Et maintenant ? Aujourd'hui, quelques sombres nuages se font sur le paradis. Le pays s'interroge, et la banlieue a le doute d'elle-même. Il y a d'abord le prix du pétrole. L'essence atteint 3 dollars le gallon (0,79 euro) alors qu'il valait 1,28 dollar il y a moins de quatre ans dans un pays où le prix de l'énergie était traditionnel-

lement bas, elle se rend compte à quel point, avec ses vastes maisons et son éloignement du centre, elle est dépendante du coût du pétrole. Fait inconcevable il y a quelques années, la sacro-sainte automobile commence à trouver des détracteurs. De nombreux Américains n'hésitent plus à troquer leur pick-up V8 4x4 contre un véhicule hybride (essence et électricité) depuis que le gouvernement fédéral a offert une réduction d'impôt en 2005. Les comptes de General Motors et de Ford, constructeurs spécialisés dans les Sport Utility Vehicles (les SUV dévoreurs d'énergie), sont dans le rouge depuis deux ans. Signe des temps, General Motors est en passe de céder sa place de premier constructeur mondial à Toyota, pionnier des voitures hybrides.

### Les Américains commencent à préférer des logements plus proches du centre

Bien sûr, les Etats-Unis ne vont pas renoncer du jour au lendemain à leur rêve pavillonnaire et bucolique. Pour Robert Bruegmann, spécialiste de l'urbanisme à l'université d'Illinois, à Chicago, la banlieue avec son «nivellement démocratique incomparable» a encore de beaux jours devant elle : «Le prix élevé du pétrole n'a aucun effet sur les banlieues», écrit-il. Nous avons déjà eu la démonstration de cela dans le passé, en Europe.» Il est vrai que la périphérie s'étend encore : Las Vegas et ses «gated communities» (résidences fermées), par exemple, prospèrent dans le désert du Nevada ; Phoenix, en Arizona, s'étale au fur et à mesure de l'arrivée des immigrés latinos et d'un développement considérable lié aux nouvelles technologies.

Pourtant, une autre tendance se dessine. Des Américains commencent à préférer des logements plus petits, plus faciles à chauffer et à climatiser, plus près des centres-villes et des bassins d'emploi. Quelques études récentes l'attestent, dont la New York Housing and Vacancy Survey 2005. Elles le montrent, dans quelques grandes villes (New York, ►

# TALISKER

SUR L'ÎLE DE SKYE, LA MER FRAPPE LE TALISKER DE SES PARFUMS IODÉS.



FOUETTÉE PAR LES EMBRUNS DE  
LA CÔTE OUEST, TALISKER EST  
L'UNIQUE DISTILLERIE DE L'ÎLE DE  
SKYE. L'AIR DE LA MER ET UNE

ONNENT AU TALISKER SON PUISSANT CARACTÈRE MARIN, TEINTÉ D'ALGUES ET DE POIVRE. TALISKER EST L'UN DES SIX CLASSIC MALTS SÉLECTIONNÉS

R TOUTE LA RICHESSE DES PRINCIPAUX TERROIRS D'ÉCOSSE.



LE MEILLEUR DE L'ÉCOSSE COULE DANS NOS MALTS.

L'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Atlanta), un mouvement inverse à celui d'il y a des années, de la banlieue vers la ville. Indicateur prémoniteur, la raréfaction rapide des locations à New York, par exemple, le nombre d'appartements à louer intra muros a baissé de manière spectaculaire depuis 2002 et indique un retour de population dans la cité. Le phénomène est encore récent. Mais il s'agit également d'un ralentissement du marché suffisamment important pour inquiéter les derniers cinq ans de frénésie, qui a vu pousser les prix de la construction et s'endetter les futurs propriétaires, le secteur est en surchauffe et les prix menacent de s'effondrer. Selon une enquête de l'hebdomadaire britannique «The Observer», les promoteurs en sont réduits à offrir garages, voitures neuves afin d'écouler leurs stocks de logements vendus. D'après le magazine «Business Week», on ne sait plus de savoir si une crise immobilière va avoir lieu, mais quand elle va frapper. Lorsque l'on parle de crise immobilière, 75 % des logements neufs ont été construits dans les banlieues et qu'entre 2001 et 2005, 43 % des logements neufs ont été construits dans les banlieues, les conséquences d'une crise immobilière pour l'économie américaine.

donc, ne fait plus forcément rêver. Dans son livre «The Long Emergency» («Une urgence à long terme») l'essayiste James Howard Kunstler prophétise la fin de la banlieue. Il a récemment collaboré à un documentaire au titre explicite : «La fin de suburbia : la fin des réserves de pétrole et l'effondrement du mode de vie américain». Ce film polémique, réalisé avec les militaires de Post Carbon Institute, montre des lende- ments, des régions entières des Etats-Unis dévastées par les hydrocarbures et les biocarburants ne pourront pas, selon lui, freiner le mode de vie : «En admettant qu'on puisse planter

autant de colza que nécessaire, ce qui n'est déjà pas possible, on oublie un peu vite que son actuel rendement à l'hectare est obtenu par des engrais chimiques performants dérivés du pétrole, assure Kunstler. Nous sommes littéralement coincés dans un cul-de-sac.»

Dernier élément, l'Amérique commence aussi à s'interroger sur les conséquences pour l'environnement de son mode de vie suburbain. L'ouragan Katrina, la destruction de La Nouvelle-Orléans et le naufrage des côtes de Louisiane (voir GEO n° 332) ont marqué l'opinion publique. Au même moment, l'ex-vice-président démocrate Al Gore a lancé une campagne pour que son pays ratifie enfin les accords de Kyoto. Son film sur les désastres annoncés du changement climatique, «Une vérité qui dérange», sorti en octobre en France, a fait couler beaucoup d'encre.

## Pour la première fois, son coût écologique remet la banlieue en cause

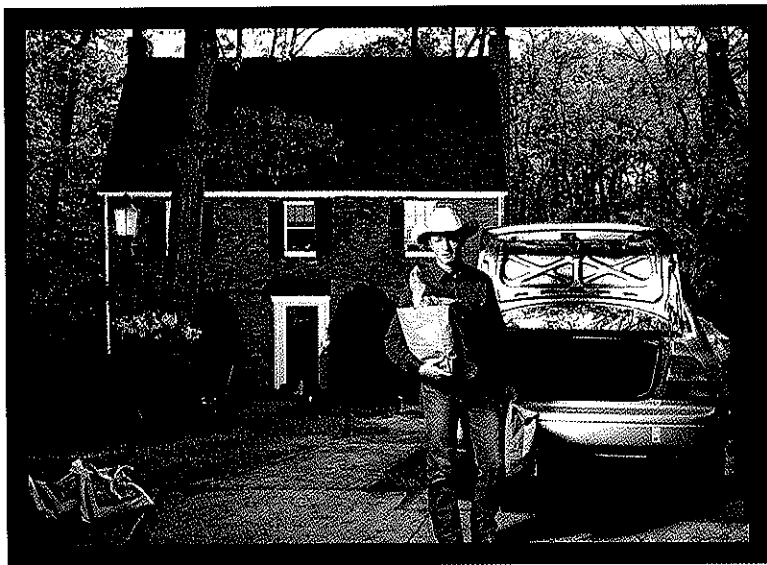
Même Arnold Schwarzenegger, le très républicain gouverneur de Californie, vient de défendre une nouvelle législation pour limiter les émissions des gaz à effet de serre. Et le procureur général de l'Etat porte plainte contre les grands constructeurs automobiles pour leur responsabilité dans le réchauffement climatique. Pour ajouter au malaise, plusieurs Etats du Sud-Ouest manquent d'eau et bannissent l'arrosage des pelouses... Pour la première fois, la banlieue et son coût écologique sont mis en cause.

Dans «Nos voisins, les hommes», les petites bestioles de la forêt, après force déconvenues, coups sur la tête, chutes en tout genre, sueurs froides et poussées d'adrénaline, renoncent à s'adapter à cette suburbia démesurée et délétère. Ils réalisent que rien – si ce n'est la compétition artificielle et stérile – ne les oblige à vivre dans cet univers étouffant et terrifiant. L'examen de conscience a commencé. ■

Yves Bongarçon



Yves Bongarçon, journaliste, observe depuis des années la culture américaine. Timothy Devine, photographe, collabore entre autres au «Washington Post Magazine».



Luke Long a quitté son Colorado natal pour s'installer à Arlington, Virginie. Cet ancien cow-boy est désormais employé du gouvernement. Et la voiture est devenue sa meilleure amie.

mais ce mode de vie, dévoreur d'énergie, est menacé

# LE COUPÉ SELON PEUGEOT.



Le nouveau Coupé 407 associe le plaisir de conduire à une offre de motorisations performantes dont le V6 HDi 204ch équipé du filtre à particules. Avec sa ligne dynamique et ses quatre vraies places, le Coupé 407 allie sportivité et confort routier... autant d'atouts qui font du Coupé 407 un rêve devenu automobile.

POUR QUE L'AUTOMOBILE SOIT TOUJOURS UN PLAISIR.

## *Coupé 407*



PEUGEOT



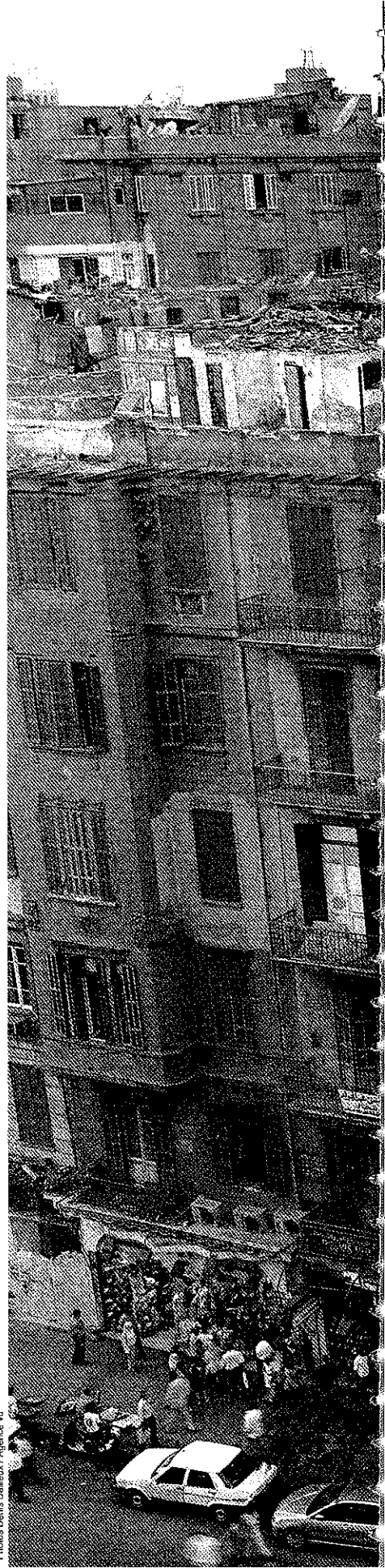
Fatma, dont les parents sont venus de Nubie, est locataire de quatre pièces sur un immeuble de Garden City. A la barbe des propriétaires, elle a bâti des murets qui l'isolent de la centaine d'autres résidents.

## BAN DE L'IMMEUBLE

# au Caire, la banlieue est sur les toits



La capitale égyptienne, qui ne cesse d'enfler, des milliers de personnes n'ont d'autre endroit où loger que les sommets des immeubles. Là-haut, tout un monde, invisible depuis la ville, vit dans des hameaux précaires, à ciel ouvert. Une cité où l'on naît, se marie, travaille, se querelle et meurt, mais qui n'est pas dans une vraie ville posée sur la ville.





Sur ce bâtiment du quartier central de Talaat Harb, comme sur beaucoup d'autres, les réduits qui servaient de débarras ou de buanderies aux occupants ont été reconvertis en logements de fortune.



Contre la chaleur infernale des nuits d'été, les habitants  
montent généralement à la belle étoile, comme cette  
famille de Boulak, l'un des plus populaires du Caire.

A bientôt 40 ans, Ahmed vit toujours avec ses parents et son frère cadet dans la cahute de Boulaq où il est né. Diplômé de droit, il n'a pas trouvé d'autre emploi qu'un poste de gardien dans une compagnie de téléphone.



## Sur leurs terrasses, les exilés des hauteurs tentent de s'aménager un univers acceptable

Très rares sont les occupants des toits qui disposent de l'eau au robinet. La plupart du temps, ils se partagent un seul point de ravitaillement. Faute d'évacuation, l'eau est souvent vidée dans la cour de l'immeuble, au grand dam des résidents.



Dans leurs ruelles et leurs escaliers,  
les «gens du dessus» croisent  
rarement ceux de l'immeuble



Les habitants des toits  
rencontrent rarement ceux  
des étages. Obligés d'em-  
prunter les escaliers de  
service, comme ici dans un  
immeuble chic de Garden  
City, ils sont les témoins  
de deux univers qui coha-  
bitent sans se mêler.

A Garden City, un mini-  
village a poussé sous les  
paraboles des antennes  
satellites. De part et d'autre  
des allées rectilignes, les  
familles occupent une ou  
plusieurs pièces des caba-  
nes où l'on entreposait  
autrefois le linge à sécher.

